6
N

5706

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

Palat. LX 1114

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

TOME QUINZIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1789.

599635
36 N

S. 1635 (8)

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

LETTRE CCVIII.

De Moka.

L'Arabie, Madame, préſente des difficultés ſans nombre à ceux des voyageurs qui veulent la parcourir. Ici, ce ſont des déſerts arides, des ſables brûlans, des vents empoiſonnés; là des habitans inquiets, ſoupçonneux, avides & brigands. Tels ſont les dangers dont ce pays menace les curieux. Cependant

il eſt poſſible de les éviter; & de même que la prudence invite ceux qui ont deſſein de le connoître, à s'éloigner des endroits où la mort eſt preſque certaine; elle leur preſcrit auſſi d'attendre, pour viſiter les villes célèbres de l'Arabie, les caravannes nombreuſes qui s'offrent dans pluſieurs ſaiſons de l'année. D'ailleurs il ne faut pas juger de cette nation par le tableau que nous en ont laiſſé quelques voyageurs effrayés. Ces hiſtoriens, trompés par leurs craintes, nous repréſentent tous les Arabes comme des gens ſans mœurs & livrés à toutes ſortes de brigandage; mais c'eſt prendre la partie pour le tout, & ce ſeroit ſuppoſer à tous les habi-

tans d'un vaſte empire les mœurs d'une province particulière. Je me ſuis donc gardé de vouloir reconnoître par moi-même toute l'Arabie ; je me ſuis informé avant que d'en viſiter quelques endroits renommés, ſi la paix étoit cimentée entre les habitans, & alors je me ſuis aſſocié à des caravannes capables de réſiſter à l'attaque des voleurs. Mais comme je m'éloignerois de mon but dans la relation de ce voyage, ſi je ne vous faiſois part que de mes obſervations particulières, j'y joindrai celles qui m'ont été communiquées ſoit par des étrangers inſtruits, ſoit par les habitans eux-mêmes, à la faveur de quelques mots Arabes dont j'ai eu ſoin

de me précautionner. Car les Arabes, bien différens de nos peuples d'Europe, ont l'excellente coutume de chercher à aider un étranger qui veut parler leur langue, & de ne jamais s'en mocquer, s'il s'exprime mal.

La preſqu'île de l'Arabie eſt bornée au couchant par le golfe de ce nom, ou autrement la mer Rouge, au midi & au levant par l'Océan, au nord-eſt par le golfe Perſique. Son étendue qui eſt d'environ cinq cens lieues du ſeptentrion au midi, & d'environ quatre cens d'orient en occident, renferme pluſieurs grandes provinces telle que l'Yemen, l'Hadramant, l'Omân, le Laſcha, le Nedsjed, l'Hedsjas &

quelques autres petites contrées limitrophes. Chacune de ces provinces renferme auſſi pluſieurs états indépendans. Les montagnes ſont nombreuſes en Arabie. On y diſtingue entr'autres l'Horeb ou le Sinaï, ſi célèbre par l'entrevue que Moïſe eut avec l'Eternel.

Le climat diffère en Arabie ſuivant la diverſe ſituation des lieux qui compoſent cette preſqu'île. Dans les montagnes de l'Yemen, on a une ſaiſon réglée de pluie qui dure depuis la mi-juin juſqu'à la fin de ſeptembre. Ces pluies ſalutaires arrivent lorſque les chaleurs ſont dans leur plus grande force; auſſi ſont-elles reçues avec allégreſſe par les habitans. Le ciel pendant

tous les autres mois de l'année eſt preſque toujours ſerein & ſans nuages. Mais cette heureuſe température n'eſt pas la même dans toutes les provinces de l'Arabie : elle y varie ſoit à raiſon de la diſtance des lieues, ſoit à raiſon de l'inégalité des plaines & des montagnes.

Le pays d'Yemen eſt entouré du golfe de l'Arabie, de l'Hadramant, du Nedsjed & de l'Hedsjas. La nature ſemble l'avoir diviſé en deux parties. Celle qui touche au golfe eſt la partie baſſe & ſe nomme Tehama. L'autre eſt fort élevée; les Arabes l'appellent Djabbas, c'eſt-à-dire, contrée montagneuſe. Le pays d'Yemen, ainſi que plu-

ſieurs provinces de l'Arabie, renferme pluſieurs princes indépendans qui ſe nuiſent réciproquement, & empêchent le commerce de prendre une étendue auſſi conſidérable que celle qu'il devroit avoir, ſi la province étoit régie par un ſeul prince & par les mêmes loix. Ce ſont ces diviſions & ces guerres inteſtines qui donnent lieu dans l'Arabie aux fréquens brigandages dont ſe plaignent avec raiſon les Européens.

Je ne vous décrirai point, Madame, méthodiquement les différens domaines enclavés dans cette province. La plupart d'entr'eux ſont trop peu conſidérables, pour mériter une deſcription particulière. Le principal de ces diſtricts porte

le nom de la province, & c'eſt le domaine d'un prince qui réſide à Sana.

La partie de cette province que l'on diſtingue par la dénomination d'Yemen proprement dit à quarante-huit lieues de longueur; ſa largeur moyenne eſt de vingt lieues. On nomme vulgairement Iman celui qui gouverne cette partie de l'Yemen, parce qu'il remplit les fonctions d'un Iman dans la moſquée, dans le tems des prières publiques. On l'appelle auſſi Calife ou prince des fidèles.

Les habitans de l'Yemen ſont preſque tous Mahométans. Cependant il ſe trouve encore pluſieurs chrétiens Abiſſins dans les ports de

l'Yemen, où ils jouiſſent du libre exercice de leur religion. On compte encore beaucoup de familles juives dans le domaine de ce Calife, quoique le nombre ait toujours été en diminuant depuis que cette nation eſt courbée ſous le joug des Mahométans. J'ai vu auſſi dans toutes les grandes villes de cette partie de l'Arabie des Banians ou payens de l'Inde; mais on peut les regarder comme des étrangers, parce qu'ils ne s'y rendent que dans l'intention de chercher fortune, ſoit par le commerce, ſoit par d'autres talens, & qu'ils retournent dans leur patrie, dès que le ſuccès a couronné leurs entrepriſes.

L'Hadramant eſt un pays très-

étendu. Il eſt borné à l'oueſt par l'Yemen, au ſud-eſt par l'Océan, au nord-eſt par l'Oman & au nord par un grand déſert. Ce pays renferme des contrées montagneuſes très-fertiles, mais il contient auſſi beaucoup de terres déſertes & arides.

L'Hadramant & l'Yemen formoient anciennement l'Arabie heureuſe. Mais depuis que les peuples du nord ont étendu leur navigation, l'Arabie méridionale n'eſt plus ni auſſi riche ni auſſi célèbre qu'elle l'étoit auparavant. Il y a dans ce pays pluſieurs diſtricts gouvernés par des ſeigneurs indépendans.

L'Océan borne le pays d'Oman du côté de l'eſt ; cette province

eſt bornée au nord par le golphe Perſique, à l'oueſt & au ſud par de vaſtes déſerts. L'Oman eſt montueux & diviſé entre pluſieurs petits princes indépendans, parmi leſquels l'Imam d'Oman eſt le plus conſidérable. On donne le nom de Schechs à tous les autres petits ſouverains de cette contrée.

Vous avez vu dans le voyage de Perſe que preſque tous les ports du golfe Perſique propres à la navigation appartenoient à diverſes tribus Arabes. Ces tribus forment autant d'états indépendans gouvernés par des Schechs auxquels les habitans ne doivent preſque aucune redevance. Ces Schechs ſont obligés de nourrir leurs familles de

leurs propres revenus; leur autorité même eſt très-incertaine; car ſi les principaux ſujets ſont mécontens du Schech qui règne, ils en éliſent un autre qu'ils prennent ordinairement dans la même famille. Parmi le grand nombre des tribus Arabes indépendantes qui habitent le long du golfe Perſique, il n'y en a preſque pas une qui vive en paix avec les autres. En tems de guerre tous leurs bâtimens deviennent vaiſſeaux de ligne. Mais comme la plupart de ces bâtimens, au lieu de chercher l'ennemi, ſont ſouvent forcés de s'arrêter pour pêcher, afin d'appaiſer la faim des combattans, il arrive rarement aux Arabes d'en venir à une bataille déciſive, ce

qui éterniſe les guerres parmi les tribus. Au ſurplus la manière de vivre de tous ces Arabes eſt uniforme. Ils ne ſubſiſtent pour la plupart que par le commerce maritime, par la pêche des perles & par celle des poiſſons. Ils ſont zélés défenſeurs de leur liberté, & ennemis nés des Perſans. Leurs habitations ſont ſi miſérables que l'ennemi dédaigneroit de les démolir. Auſſi les habitans des villes & des villages, à l'approche d'une armée Perſanne, s'embarquent ſur de petits bâtimens & ſe tiennent cachés dans quelques îles du golfe juſqu'à ce que les ennemis ſe ſoient retirés. Car ils ſont perſuadés que les Perſans ne s'établiront jamais

ſur une côte où ils ſeroient ſans ceſſe harcelés par tous les Arabes.

La province de Lachſa étoit autrefois une province de l'empire Turc ; mais il y a déjà long-tems que les Arabes en ont chaſſé les Pachas. On trouve cependant encore dans cette contrée quelques familles Turques qui prétendent deſcendre de ces anciens Pachas & qui ſe diſtinguent toujours des Arabes par l'habillement Turc qu'elles ont conſervé. Ces familles poſsèdent auſſi des terres conſidérables, mais elles n'ont aucune part au gouvernement. Toute la province relève de la tribu Beni-Khaled, une des plus puiſſantes tribus Arabes. Lachſa eſt la réſidence du

Schech règnant. C'eſt une ville grande, aſſez bien bâtie, mais la ſeule de cette province qui mérite une mention particulière.

J'ignore ſi l'on trouve d'autres villes importantes dans la province de Nedsjed : car, quoique les Arabes du Nedsjed ne ſoient pas plus inhumains ni moins hoſpitaliers envers les étrangers que le reſte de leur nation, cependant comme cette contrée eſt peuplée de petits états indépendans dont les Schechs ſe font mutuellement une guerre éternelle, les voyageurs y trouvent peu de sûreté & y ſont continuellement expoſés à être dépouillés. On dit que cette province eſt fertile en toutes ſortes de fruits &

ſur-tout en dattes. Cependant on y trouve peu de rivières. Auſſi les Arabes de cette contrée ſont obligés de creuſer des puits très-profonds, & cette diſette d'eau y rend le labourage fort pénible.

Les voyageurs ne rencontrent pas moins de dangers dans la province d'Hedsjas. Cependant comme cette province renferme les villes de la Mecque & de Médine, je n'ai pu réſiſter à la curioſité qui me preſſoit de m'approcher de ces lieux célèbres, & je me ſuis joint à une caravanne nombreuſe avec laquelle je me ſuis rendu à Dsjidda, ville où s'arrêtent tous les étrangers qui ne ſont pas Mahométans: car les Muſulmans ne permettent pas aux

chrétiens d'aller à la Mecque ; ils profaneroient par leur préſence ce lieu ſacré. J'ai donc été obligé de me contenter de la deſcription que m'en a faite un peintre Turc qui avoit réſidé huit ans à la Mecque. C'eſt d'après cette deſcription que je vais tâcher de vous faire connoître la moſquée ſuperbe de la Mecque, objet de la vénération de tous les Muſulmans, & qui rend cette ville une des plus conſidérables & des plus opulentes cités de l'univers.

LETTRE CCIX.

De Moka.

LA Mecque fut, Madame, le berceau de Mahomet. Sa famille y étoit illuſtre. La tribu dans laquelle il naquit, tenoit le premier rang dans ſa patrie. L'intendance du temple étoit confiée à Abdol-Motallab ayeul de Mahomet, lors de la naiſſance de ce légiſlateur. Ce temple celèbre alors par le nom d'Iſmaël eſt devenu le premier ſanctuaire des Muſulmans & l'objet des hommages d'une partie de l'Europe & de l'Afrique, & preſque de l'Aſie entière. Cet édifice ſitué au milieu de la grande place de la

Mecque eſt ſi reſpecté des Mahométans qu'ils ne manquent jamais, lorſqu'ils font leurs prières, de ſe tourner du côté où ils le ſuppoſent en quelque lieu du monde qu'ils ſe trouvent. L'architecture n'en eſt pas recherchée. Ce temple eſt d'une forme carrée, & la porte en eſt ſi exhauſſée qu'on peut à peine en atteindre le ſeuil de la main. Cette porte ne s'ouvre que deux fois par an, encore n'eſt-il alors permis d'y entrer qu'aux gens diſtingués & à leurs protégés. On diſtingue ſur-tout dans cet édifice une pierre noire enchaſſée & maçonnée dans le mur. Les pieux Muſulmans croient fermement que ce fut l'ange Gabriel qui apporta cette pierre pour

la conſtruction de ce ſanctuaire, qu'elle étoit blanche d'abord & ſi brillante qu'on pouvoit à une diſtance de quatre journées en voir la lumière, mais qu'elle a inſenſiblement perdu ſa clarté & eſt devenue toute noire. Les hommages que l'on rend à cette pierre ſont infinis. Les Muſulmans la baiſent autant de fois qu'ils font le tour de la moſquée, & lorſque l'affluence du peuple ne permet pas à tout le monde de lui rendre cet honneur, on tâche au moins de la toucher de la main. Aux deux tiers environ de la hauteur de ce bâtiment ſe voit la célèbre étoffe de ſoie noire, ſur laquelle ſont brodés en or fin des paſſages du Coran. Cette précieuſe

étoffe qui fait tout le tour de la moſquée ſe brode à Kahira, dans le palais des anciens Sultans de l'Egypte, & ſe change chaque année aux frais du Sultan de Conſtantinople. La gouttière du toît eſt d'or pur. Tout autour de la moſquée règne à quelque diſtance un rang de piliers de métal, entre leſquels ſont attachées des chaînes qui portent des lampes & des candelabres d'argent. Les environs de cette moſquée ſont tous renommés par des prodiges. D'un côté l'on voit la maiſon où Abraham faiſoit ſa prière pendant que la moſquée fut bâtie; d'un autre un puits très-ancien découvert par miracle. C'eſt-là, diſent les Muſulmans, que

Agar avoit jetté ſon fils Iſmaël ſur le ſable, afin de découvrir quelque ſource. Ayant couru long-tems ſans ſuccès, elle revenoit fort triſte auprès de ſon enfant, lorſqu'elle vit l'eau jaillir aux piés d'Iſmaël. Deux autres bâtimens aux deux côtés du puits ſervent à renfermer les uſtenſiles d'argent, l'huile, les bougies, enfin tous les dons des pélerins. Vous jugez que le nombre des pélerins eſt très-conſidérable chaque année. Pluſieurs de ces pélerins vont à la Mecque en qualité de marchands; ſouvent ils font ce voyage pluſieurs fois & plus par intérêt que par dévotion Une grande partie va, comme ſoldats, pour défendre les caravannes deſquelles

ils ſont payés. Mais le plus grand nombre de ces voyageurs ſont pélerins de profeſſion ; car comme tous ceux qui ſont empêchés par leurs affaires ou par d'autres raiſons valables d'aller en perſonne à la Mecque, peuvent choiſir quelqu'un qui y aille en leur place, la plupart des Mahométans trouvent facilement une excuſe pour ne pas remplir ce devoir. Voilà pourquoi les dévots héritiers d'un homme riche envoyent à la Mecque en ſon nom quelque pauvre qui ne craint point la fatigue. Très-peu de pélerins font ce voyage par dévotion & à leurs dépens. Quand ils le font, il leur coûte beaucoup ; car les Mahométans qui, en général, ſont

charitables, redoublent leurs aumônes lorſqu'ils entreprennent ce ſaint pélérinage.

Le Schérif de la Mecque n'eſt que prince temporel & n'a le titre ni d'Iman, ni de Calife; ce ſont eux qui, dans la moſquée, font les fonctions eccléſiaſtiques. Comme tous les Arabes ont coutume de payer très-peu à leurs princes, & que le domaine du Schérif eſt fort petit, les revenus qu'il tire de ſes ſujets ne ſont pas conſidérables. Cependant le Schérif de la Mecque eſt un des plus puiſſans princes de l'Arabie; car il prélève des droits ſur les revenus immenſes dont jouiſſent les cités ſaintes, revenus qui proviennent des donations de plu-

ſieurs

ſieurs rois, princes ou autres riches Mahométans. Il tire auſſi de groſſes ſommes de certaines villes Turques dont les édifices publics ſont aſſujetis à une redevance annuelle envers la moſquée de la Mecque. Indépendamment de ces droits fixes, il partage la douane de Dsjidda avec le Pacha de cette ville, & il a ſoin de lever une capitation exacte ſur tous les étrangers.

Médine eſt après la Mecque, la ville la plus remarquable de la province d'Hedsjas. Cette ville eſt petite & environnée d'une mauvaiſe muraille. Elle eſt célèbre chez les Muſulmans par la fuite & la mort de leur légiſlateur. Auſſi l'appellent-ils *Medinet en Nebbi*, c'eſt-

à-dire, ville du prophete, & ne permettent-ils à aucun juif ni à aucun chrétien d'en approcher.

Le tombeau de Mahomet que l'on montre à Médine eſt en vénération chez les ſectateurs de cette religion ſans être l'objet de leur culte. Les Muſulmans ne ſont pas obligés de viſiter ce tombeau. Très-peu de gens ont l'avantage d'entrer dans l'édifice bâti au-deſſus de ce monument funèbre, car comme on craint que le peuple ne rende un honneur ſuperſtitieux au tombeau de Mahomet, on ne permet de le regarder qu'à travers une grille de fer. Quoique ce tombeau ne ſoit pas magnifique, il eſt précieux par les richeſſes immenſes renfermées

dans l'édifice qui le couvre.

On ne trouve point d'autres villes remarquables dans cette contrée de l'Arabie. Dsjidda ne contient que quelques maiſons de marchands d'une aſſez belle apparence. Le reſte de la ville n'eſt qu'un amas de miſérables cabanes. Il n'en eſt point de même de Moka d'où je vous écris. Cette ville offre de loin une perſpective charmante; elle eſt bâtie régulièrement ſur le rivage de la mer. Les maiſons ainſi que les murailles & les fortereſſes ſont couvertes d'une eſpèce de ſtuc qui leur donne une blancheur éblouiſſante; le havre eſt formé en demi-lune par deux pointes de terre qui s'avancent également dans la mer,

& il eſt défendu par un fort à chaque extrêmité. Les murailles ont deux milles de circuit. On remarque dans cette ville pluſieurs édifices réguliers & quelques belles moſquées. On y diſtingue ſur-tout la moſquée & la tour bâties en l'honneur de Chadely fondateur de cette ville, & qui apporta le café dans ſes environs. Le commerce de cette ville a bien diminué depuis que l'Europe tire ſon café des Indes occidentales, car cette production étoit la principale marchandiſe de cette contrée. Les Anglois, les François & les Hollandois ont ici des comptoirs. Ceux des Anglois ſont les plus vaſtes & les plus beaux. Le climat de

Moka comparé à celui de pluſieurs contrées de l'Arabie eſt doux & tempéré. Les proviſions, les fruits & les végétaux s'y trouvent en abondance. Mais avant que de vous parler des riches productions de l'Arabie, vous ſerez ſans doute curieuſe de connoître la religion & les mœurs de ſes habitans ; & ſur-tout cet homme célèbre qui fut tout-à-la-fois le conquérant & le légiſlateur de ſon pays.

LETTRE CCX.

De Moka.

CEUX qui veulent abſolument que les grands hommes ne puiſſent pas naître d'une famille obſcure font deſcendre Mahomet d'Iſmaël qui chaſſé par Abraham ſon père, d'après les conſeils jaloux de Sara, vint avec ſa mère Agar ſe refugier à la Mecque, où il bâtit le temple célèbre dont je viens de vous parler. Rien n'eſt moins prouvé que cette deſcendance patriarchale. Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que la famille du légiſlateur n'étoit pas moins riche qu'illuſtre, & que ſes parens au moment de ſa naiſſance

le nommèrent Mohammed, c'eſt-à-dire, loué, glorifié, comblé de gloire. L'enfance de Mahomet eſt remarquable par les aſſauts multipliés de l'infortune. A peine a-t-il reçu le jour, que ſon père deſcend au tombeau. Peu de tems après il eſt arraché au ſein maternel, & il va recevoir dans un déſert le lait d'une nourrice étrangère. Il ne revient dans les bras d'une mère tendre & jalouſe de préſider à ſon éducation, que pour la perdre à l'inſtant qu'il alloit jouir de ſes ſoins. Un ſeul appui reſte à l'illuſtre orphelin, mais quel débile appui! un ayeul âgé de près de cent ans & que la mort ne tarde pas à lui enlever. Ne ſemble-t-il pas

que tout ſe réunit pour laiſſer iſolé celui qui produira une des révolutions les plus étonnantes de l'univers ? Cependant Abu-Taleb, oncle de Mahomet, devient le protecteur de Mahomet. Négociant comme tous les Coreishites, ce chef de la tribu inſtruiſit ſon neveu au commerce, profeſſion que les Mecquois n'avoient pas le ſot orgueil de dédaigner, & qu'ils trouvoient trop utile pour qu'elle ne fût pas honorable. Il le conduiſit à treize ans en Syrie, où ſes affaires l'appeloient. Abu-Taleb n'étoit pas ſeulement un négociant diſtingué, il étoit un guerrier habile. Mahomet apprit de ſon oncle à porter les armes & fit ſous lui ſes pre-

mières campagnes. Combattant plusieurs fois avec les Coréishites, la victoire suivit toujours le parti auquel il étoit attaché. Si Mahomet signala sa valeur dans les combats, il ne se distingua pas moins dans le commerce par son intelligence & son activité, & sur-tout par sa bonne foi, vertu qu'il pratiqua dans toutes les actions de la vie civile & qui lui mérita le surnom honorable d'Elamin, c'est-à-dire, homme sûr & fidèle.

Tant de bonnes qualités fixèrent sur lui les regards & l'affection d'une veuve sa parente, nommée Cadige. Chargée d'un trafic considérable, elle avoit besoin de quelqu'un qui en partageât le fardeau

Elle confia donc à Mahomet l'agence générale de ſes biens & de ſon négoce, & bientôt après elle en fit ſon époux.

Devenu riche par ſon mariage, Mahomet ne s'occupa plus qu'à méditer dans le ſilence le projet le plus audacieux qu'un homme ait jamais conçu. Pour mieux aſſervir & ſubjuguer ſes concitoyens, il commença par affecter de ſe ſouſtraire à leurs regards. Il ne s'arracha aux ſoins intérieurs de ſa famille que pour aller dans une grotte du mont Hara recevoir ces prétendues inſpirations du ciel dont il devoit être l'organe. Cette grotte étoit ſituée à trois milles de la Mecque. La façon de vivre qu'il y adopta étoit bien propre à allu-

mer le fanatiſme dans une imagination naturellement ardente. Il ſe nourrit quinze ans entiers de pratiques pieuſes & de méditations ſolitaires. Des mœurs pures & une auſtérité rigoureuſe ſecondèrent ſes deſſeins. Ce fut après cette retraite que Mahomet, âgé de quarante ans, ſe donna pour prophète. L'ange Gabriel, deſcendu ſur la terre par ordre de l'Eternel, apporta le Coran dans ſa caverne à l'apôtre de l'iſlamiſme.

Revenu dans ſa famille Mahomet s'empreſſa de faire part de ſa révélation à une épouſe chérie. L'amour propre d'une femme ſe perſuade aiſément tout ce qui flatte un mari qu'elle aime. Cadige n'eut pas de

peine à devenir ſon premier proſélyte. Le ſecond fut un eſclave auquel on promit ſa liberté & qui crut ou feignit aiſément de croire à des opinions qui l'arrachoient à l'eſclavage. Ali fut le troiſième ; il étoit fils d'Abu-Taleb, & ſortant à peine de l'enfance, il étoit confié aux ſoins de Mahomet. Bientôt quelques autres diſciples ſe joignirent à eux, parmi leſquels il faut diſtinguer Abubecre, qui fut enſuite le beau-père & le ſucceſſeur du prophète. La famille de Mahomet ne fut pas auſſi docile que l'avoient été Cadige & Ali. Le nouvel inſpiré eſſaya en vain de ſe la concilier & de l'attacher à ſon parti ; elle fit les plus vives inſtances

inſtances pour le diſſuader d'un projet qu'elle regardoit comme coupable. Aux inſtances ſuccédèrent les menaces, & aux menaces les perſécutions. Mahomet & ſes partiſans furent exilés. On prit même les armes contre les fugitifs ; mais par un preſtige que l'intérêt & l'ambition créèrent ſans doute, Omar envoyé pour le combattre devint ſon plus zélé défenſeur. Cependant la miſſion prophétique de Mahomet déſavouée dans ſa patrie s'étendoit dans pluſieurs villes & ſur-tout à Médine. Les coréishites indignés de ce ſuccès condamnèrent leur concitoyen à la mort. L'arrêt fut unanime, & la fuite ſeule pouvoit arracher le pro-

phète au ſort qui le menaçoit.

Mahomet prévit bien que ſa fuite ne ſuſpendroit pas la vengeance de ſes ennemis ; il ſongea donc à leur réſiſter par les armes, s'il venoit à en être attaqué. Pour mieux encourager ſes ſectateurs à prendre ſa défenſe, il leur en fit donner l'ordre par le ciel. « Combattez les » mécréans, dit un verſet du coran, » juſqu'à ce que la religion ſainte » triomphe univerſellement ». A ce précepte divin il joint l'attrait du bonheur éternel promis à ceux qui périroient en défendant l'iſlamiſme, ou ſon apôtre.

Les ſuccès de ces guerres furent d'abord partagés : mais ſi le prophète ne l'emporta pas toujours

par la force des armes, il ſurpaſſa toujours ſes ennemis par la généroſité & la grandeur d'ame. Cependant la clémence de Mahomet ne ralentiſſoit pas la haine & la fureur des habitans de la Mecque & ſur-tout celles de ſa famille. Cédant à la néceſſité & craignant de ſuccomber, le légiſlateur Arabe dirigea ſes armes contre les Juifs. La victoire favoriſa ſes nouveaux projets. Il conquit leurs villes les plus importantes, s'empara de tous leurs tréſors & les ſoumit preſque en entier au joug de l'eſclavage.

Enflé de ce triomphe & des ſuccès déjà nombreux obtenus contre des Arabes, il penſa que le moment étoit arrivé pour lui de traiter avec

les rois & de leur envoyer des députés qui les invitaſſent en ſon nom & au nom de dieu, à adopter ſa religion. Il en envoya au roi de Perſe, à l'empereur des Romains, au prince des Cophtes, au roi d'Abiſſinie & à pluſieurs autres monarques. Le plus grand nombre les reçut avec reſpect, & quelques-uns n'héſitèrent pas à embraſſer l'iſlamiſme.

Peu de tems après Mahomet fort de ſes nouvelles alliances & de ſes nouvelles conquêtes, marcha contre ſes compatriotes. La ville fut priſe, mais le vainqueur y ſignala ſon entrée par la douceur & la modération. Il ne ſe contenta pas d'épargner le ſang des vaincus. Le

droit de la guerre, puiſque la guerre a des droits, l'autoriſoit à ſoumettre à la ſervitude tous ceux dont il venoit de triompher; il aima mieux être leur bienfaiteur que de les voir ſes eſclaves.

Je n'aſſure point que cette généroſité fut naturelle à Mahomet; mais ſoit que cette vertu fût innée chez ce conquérant, ſoit qu'elle fût enfantée par la politique, elle lui aſſervit aiſément le cœur de ceux qu'il avoit vaincus. Les Idolâtres vinrent en foule embraſſer ſon culte. De toutes parts ſes généraux ajoutoient à ſes conquêtes, & les princes Arabes qu'il n'avoit pas encore combattus s'empreſſoient d'envoyer des ambaſſadeurs

lui annoncer qu'ils abandonnoient l'Idolâtrie. Auſſi, l'année ſuivante, fit-il un nouveau pélérinage à la Mecque pour remercier l'éternel du ſuccès accordé à ſa doctrine & à ſes armes.

Tels furent les principaux exploits de Mahomet. Ce légiſlateur mourut comme il avoit vécu, c'eſt-à-dire, avec la plus grande fermeté. Après avoir fait à haute voix ſon teſtament religieux, dont les principales diſpoſitions furent de chaſſer les Idolâtres de l'Arabie, d'accorder aux nouveaux convertis tous les droits dont jouiſſent les Muſulmans, après avoir affranchi ſes eſclaves & défendu qu'on troublât par des gémiſſemens la paix & le bonheur

dont il alloit jouir, Mahomet mourut à 63 ans, dans la onzième année de l'hégire & la vingt-troiſième de ſon prétendu apoſtolat.

Cet impoſteur celèbre, ou plutôt cet homme extraordinaire, contre lequel on s'eſt tant déchaîné, a eu d'illuſtres panégyriſtes. Tel eſt le portrait qu'en a tracé Abulfeda. « Mahomet avoit reçu de la nature » une intelligence ſupérieure, une » raiſon exquiſe, une mémoire pro- » digieuſe. Il parloit peu & ſe plai- » ſoit dans le ſilence. Son front étoit » toujours ſerein, ſa converſation » agréable & ſon caractère égal. » Juſte envers tous, un parent, un » étranger, l'homme puiſſant ou le » foible, ne faiſoient jamais pen-

» cher la balance dans ſes mains.
» Il ne mépriſoit point le pauvre
» à cauſe de ſa pauvreté, & ne
» révéroit point le riche à cauſe
» de ſes richeſſes. Il employoit le
» charme de ſon entretien à gagner
» le cœur des grands & réſervoit
» ſa familiarité pour ſes amis. Il
» écoutoit avec patience celui qui
» lui parloit, & ne ſe levoit jamais
» le premier. Il viſitoit fréquemment
» ſes compagnons d'armes & s'in-
» formoit de leurs affaires. Conqué-
» rant de l'Arabie, il s'aſſeyoit ſou-
» vent à terre, allumoit ſon feu &
» préparoit de ſes propres mains
» le repas de ſes hôtes. Poſſeſſeur
» de tréſors immenſes, il les répan-
» doit généreuſement & ne gardoit

» pour ſa maiſon que le ſimple né-
» ceſſaire. Il diſoit ſouvent que
» Dieu avoit créé deux choſes pour
» le bonheur des humains, les fem-
» mes & les parfums ».

Mahomet a ſu ſemer de fleurs les pratiques auſtères de ſa religion. Rien de plus délicieux que le paradis promis à ſes ſectateurs. Favoriſés de la bienveillance du Seigneur, les vrais fidèles ſont conduits par troupes dans l'Eden dont les portes s'ouvrent pour eux. La fatigue, la diſcorde, la crainte, la douleur, les vaines inquiétudes ſont bannies de ce ſéjour dont l'étendue égale les cieux & la terre, & dont la poſſeſſion ne ſera jamais ravie à ceux qui l'habitent. Le

cœur y trouve tout ce qu'il deſire & l'œil tout ce qui peut le charmer. Un banquet céleſte offre des mets exquis à ceux qui ſont admis, leur ſoif eſt étanchée par des breuvages délicieux qui leur ſont préſentés dans des vaſes d'argent & des coupes de criſtal. Les rameaux chargés s'abaiſſent devant eux pour leur laiſſer cueillir les fruits qu'ils portent en abondance ; on voit auſſi ſerpenter dans ce lieu céleſte des ruiſſeaux de vin, de miel pur, & des fleuves de lait dont le goût ne s'altère jamais. Des habits tiſſus d'or & de ſoie, des colliers & des bracelets du plus riche métal, ornés de perles & de pierreries, forment les vêtemens

& la parure des bienheureux. Sous des ombrages frais & toujours verts, dans des jardins arroſés par des fleuves limpides & que décorent de magnifiques palais, ils repoſent ſur un lit auſſi doux que le lit nuptial. Près d'eux ſont de jeunes beautés au ſein d'albâtre, aux beaux yeux noirs, aux regards modeſtes. Aucun homme n'en profana jamais les charmes & la pudeur. Les perles n'égalent point pour l'éclat & la blancheur ces vierges éblouiſſantes. Auprès de ce lieu enchanté s'ouvrent deux nouveaux jardins que couronne une verdure éternelle. Deux ſources jailliſſantes en font l'ornement. Les dattes, les grenades, les fruits divers y ſont raſſemblés, &

des houris d'une beauté raviſſante y ſont renfermées dans des pavillons ſuperbes.

Si l'imagination la plus voluptueuſe a deſſiné cet élyſée moderne, le génie le plus terrible a tracé la peinture des enfers. Tous les coupables environnés de leurs crimes ſont précipités dans un abîme de feu, où ils ſeront en proie aux tourmens & à l'opprobre. Jamais ils ne ſortiront de ce ſéjour de ténèbres; ils ne conſerveront pas même l'eſpérance de voir leur peine affoiblie. Malgré leur repentir, malgré leurs cris plaintifs, ils expieront leurs forfaits, tant que les cieux & la terre ſubſiſteront, dans ces braſiers qu'enveloppent des tour-

billons de flammes & de fumée. Pour appaiſer leur altération, on leur donne de l'eau qui ſemblable à de l'airain fondu brûle leur bouche. Etendus ſur un lit de douleur, ils y avalent cet affreux breuvage. L'eau bouillante eſt répandue ſur leur tête. Elle dévore leur peau & leurs entrailles ; & ces parties d'eux mêmes, à peine conſumées, ſe renouvellent pour les livrer à des tourmens nouveaux. Enfin il ſemble que Mahomet ait raſſemblé dans ſon enfer tous les ſupplices dont les autres religions menacent les méchans. L'apôtre Arabe n'a pas voulu cependant que l'on pourſuivît ſans relâche & à main armée ceux qui profeſſeroient une autre

doctrine que la ſienne. Si on en excepte l'idolâtrie contre laquelle rien n'adoucit ſon indignation, il ordonne de tolérer tous les cultes. Plus ſage que les miniſtres furieux d'un dieu de paix, il ne prononce pas la damnation éternelle contre ceux qui n'ont pu s'inſtruire de l'iſlamiſme Les Fidèles, les Juifs, les Sabéens & les Chrétiens, qui croiront en Dieu & au jour dernier, & qui auront pratiqué la vertu, ſeront exemts de la crainte & des tourmens.

Enfin lorſqu'on veut prononcer ſur le légiſlateur de l'Arabie, il me ſemble que l'on peut dire que ſi Mahomet fut un impoſteur, ce fut un impoſteur plein d'adreſſe & de

génie, un philoſophe profond, un homme vraiment extraordinaire.

LETTRE CCXI.

Moka.

LA religion de Mahomet, Madame, a eu le ſort de toutes les religions, celui d'engendrer une infinité de ſectes qui ſe livrent mutuellement des guerres cruelles. L'Arabie a été long-tems déſolée par ce fléau religieux, & l'on y voit même à peine aujourd'hui une ſeule province dont les habitans aient la même croyance. Les principales de ces ſectes ſont, ainſi que je vous l'ai obſervé dans mon voyage en Perſe, celles qui divi-

ſent les Turcs & les Perſans. Ces ſectateurs ſont ſi irrités les uns contre les autres qu'ils ſe déteſtent plus qu'ils ne haiſſent les infidèles. Mais en Arabie ces deux ſectes vivent aſſez bien enſemble. Les Arabes ne cherchent à convertir ni par ſéduction ni par contrainte, ſi ce n'eſt parmi les eſclaves qu'ils ont achetés. Le coran leur ordonne de protéger ceux qui embraſſent leur religion. Aucun Muſulman n'obſerve plus exactement cette loi que les Arabes d'Yemen. Cette protection leur attire beaucoup de proſélytes. Cependant les Arabes tolèrent aſſez généralement toutes les religions. On trouve dans la plupart des provinces d'Arabie des

Juifs diſperſés ſous l'autorité Mahométane. On en voit même des tribus entières dans les montagnes d'Hedjas. Quand ils ſont établis en certain nombre dans quelque ville, ils y vivent d'ordinaire enſemble & ſéparés des Mahométans. Dans l'Yemen leurs familles & leurs ſynagogues réſident dans des villages près des villes principales. On compte encore plus de cinq mille familles Juives dans le reſſort de cette province. On rencontre auſſi beaucoup de Banians ou payens des Indes dans l'Yemen. Les Mahométans les mépriſent infiniment plus que les Chrétiens & les Juifs, principalement parce qu'ils n'admettent aucun livre divin, c'eſt-

à-dire, ni les livres de Moïſe, ni l'évangile, ni le coran; ce qui les fait paſſer pour ne pas connoître Dieu. Auſſi pluſieurs villes de l'Arabie défendent-elles aux Banians le libre exercice de leur religion. Mais heureuſement pour eux, ces villes ne ſont pas en grand nombre. Dans preſque toutes les autres ils jouiſſent d'une liberté entière. Ils y ont leurs femmes Indiennes, ils y brûlent leurs morts, ils y tiennent même pluſieurs petites figures de porcelaine expoſées dans leur chambre, ſans craindre l'inquiſition des Mahométans. Au ſurplus ces Banians ſont des ſujets fort paiſibles. Pendant que les eccléſiaſtiques de la plus nombreuſe ſecte des

Chrétiens ſe donnent toutes les peines imaginables pour baptiſer les infidèles, pendant que les Mahométans circonciſent, ſoignent, protègent ceux qui veulent embraſſer leur foi, les Banians au contraire n'admettent aucun étranger dans leur ſociété; ils chaſſent même de leurs aſſemblées les gens de mauvaiſe vie, & procurent parlà quelquefois des proſélytes aux Chrétiens & aux Muſulmans.

On accuſe en Europe les pères Mahométans de vendre leurs filles; mais les plus ſenſés d'entr'eux le font auſſi peu que nous. Ils donnent, ſans doute, plutôt leur fille à un époux riche & diſtingué qu'à un pauvre, parce qu'ils en reçoi-

vent davantage ; mais pour peu qu'un Mahométan ait assez de fortune, il accorde à sa fille une dot honnête qui devient alors son patrimoine. Le contrat de mariage se passe devant le Cadi & non-seulement on y stipule ce que l'époux doit donner d'abord à sa future, mais encore la somme qu'il lui paiera, au cas qu'il lui prenne envie de la répudier. Ainsi souvent un homme aisé prend un gendre sans bien, lui fournit même la somme nécessaire pour payer en présence du Cadi & des témoins, la dot stipulée par le contrat, & le nouvel époux promet à sa femme en cas de répudiation une si grosse somme, qu'elle n'a point ce change-

ment à craindre. D'ailleurs comme elle n'eſt pas obligée de remettre ſa dot entre les mains de ſon mari, elle le tient ſouvent dans ſa dépendance. Ainſi les Mahométanes riches ſont quelquefois auſſi maîtreſſes chez elles que le ſont les chrétiennes en Europe; elles ſont même en quelque ſorte plus heureuſes en ce qu'elles peuvent demander d'être ſéparées au cas que le mari en agiſſe mal avec elles. Malgré cela, il n'eſt pas rare que les Mahométans répudient leurs femmes; mais ils n'uſent pas de ce droit ſans des raiſons très-fortes; ſoit parce que cette démarche eſt jugée indécente pour un homme ſenſé, ſoit parce qu'ils ne veulent pas déshonorer

la femme & ſa famille. Il n'y a que quelques riches voluptueux qui épouſent pluſieurs femmes, & leur conduite eſt blâmée par les Mahométans raiſonnables.

La polygamie étant permiſe, & les Mahométans aſſociant d'ailleurs à leurs plaiſirs pluſieurs filles eſclaves, on ſeroit tenté de croire que le pauvre Mahométan trouve difficilement à ſe marier. Mais on eſt bientôt diſſuadé de cette opinion lorſqu'on conſidère qu'il n'y a point de maiſons religieuſes ni de filles célibataires dans l'Orient, que la ſtérilité y eſt honteuſe, & qu'il n'eſt pas moins déshonorant aux filles nubiles & aux jeunes veuves de ne point trouver de maris. Les

femmes répudiées même cherchent à réparer ce déshonneur par un ſecond mariage, & comme les Mahométanes vivent preſque ignorées en comparaiſon des Européennes, on ne remarque pas ſi aiſément quand elles ſe méſallient.

Cependant il n'eſt pas douteux que la polygamie ne nuiſe à la population. Plus on voyage dans l'Orient, plus on eſt convaincu de la vérité de cette obſervation. Car les femmes d'Orient, ſachant qu'elles ont des rivales, cherchent continuellement des moyens de les ſupplanter, & le mari polygame eſt affoibli de bonne heure par l'excès des voluptés.

On donne ici le nom de Dervi-

ches à quelques mendians qui chantent dans les rues & à quelques pauvres religieux qui pour une très-petite rétribution liſent ſur les tombeaux un chapitre du coran. En général l'eſpèce monacale n'abonde pas en Arabie. On n'y voit pas cette multitude de lâches & orgueilleux cénobites qui dévorent les plus belles contrées de l'Europe.

LETTRE

LETTRE CCXII.

De Moka.

Vous ſerez peut-être ſurpriſe, Madame, que l'on ſoit infatué en Arabie des préjugés chimériques de la nobleſſe. Les Arabes habitent dans des villes & dans des villages, où ils vivent ſous des tentes en familles ſéparées. Ils ont un grand nombre de princes dont la plupart ſont très-fiers de leur naiſſance ; cet orgueil eſt fondé ſur ce que leurs familles ont gouverné depuis pluſieurs ſiècles ſans avoir dépendu d'aucune autre puiſſance. Parmi ces maiſons nobles celles qui deſcendent de Mahomet tiennent le

premier rang. Les ſectateurs de ſa religion donnèrent divers titres à ſes deſcendans pour les diſtinguer du reſte de la nobleſſe. Il en eſt même qui prétendent que cette famille l'emporte ſur toutes celles du monde, parce que l'ange Gabriel a béni lui-même Mahomet, ſon gendre Ali, ſa fille Fatima & ſes deux petits-fils Haſſan & Hoſſein. Cette bénédiction angélique n'a pas peu contribué à élever les deſcendans de Mahomet au-deſſus de tous les Schechs.

Les Schérifs dans l'Hedjas paſſent pour être les plus nobles de la famille de Mahomet, parce qu'ils ne ſe ſont pas autant méſalliés que ceux des pays éloignés. Ils ſont

très-reſpectés par les Arabes de cette contrée. On ne ſera pas étonné que la poſtérité apparente de Mahomet ſoit ſi nombreuſe, quand on conſidérera que dès le tems des Califes, les deſcendans du légiſlateur ſe ſont diſperſés dans tous les pays Mahométans, qu'ils ſe ſont preſque toujours mariés hors de leur famille, & qu'il y a apparence qu'ils ont conféré le titre de Schérif à des étrangers, pour fortifier leur parti contre celui des Califes. Les Turcs ont une ſorte de vénération pour cette famille quoiqu'ils évitent de confier les grands emplois du gouvernement à aucun de ſes deſcendans, de crainte peut-être qu'à l'exemple de Mahomet, quelqu'un

d'entr'eux n'ait l'ambition de s'ériger en ſouverain.

De tous les titres que porte la nobleſſe Arabe, le plus univerſel & peut-être le plus ancien eſt celui de Schech. La langue Arabe qui eſt d'ailleurs ſi riche, paroît pauvre en mots propres à déſigner les rangs, quand on la compare avec les langues de l'Europe. Auſſi le mot de Schech a diverſes ſignifications dans les villes. On le donne aux profeſſeurs d'une Académie, à ceux qui ſont employés dans les moſquées, aux deſcendans d'un prétendu ſaint, aux bourgmeſtres, aux ſyndics de village; mais dans ces acceptions le mot de Schech annoblit tout auſſi peu que le Dom

que l'on donne indiſtinctement en Eſpagne à toutes ſortes de perſonnes.

Ainſi les Schechs ſont très-jaloux ici de leur généalogie. L'arabe du commun ſe ſoucie rarement du nom de ſes ancêtres, il ignoreroit même celui de ſon père ſi les Orientaux n'avoient coutume de joindre le nom paternel au leur. Les ſavans y joignent le nom de leur ville & de leur ſecte. Quelquefois même on ajoute à ces noms les titres des dignités dont quelqu'un eſt revêtu, ou les vertus qui le rendent fameux. Mais ce n'eſt ordinairement qu'après la mort que les auteurs allongent ainſi les noms des Arabes célèbres.

On m'a assuré qu'il existoit à la Mecque onze à douze maisons issues de la tribu des Coréishites, dont Mahomet est sorti. Aussi certains emplois de cette ville sont-ils devenus héréditaires dans ces familles, qui, pour cette raison, conservent exactement leur généalogie.

LETTRE CCXIII.

De Moka.

L'ÉDUCATION des Arabes eſt ſi différente de la nôtre, Madame, qu'il ne faut pas s'étonner ſi leur caractère a peu de rapport avec celui des Européens. Ils laiſſent leurs fils juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans dans le harem, c'eſt-à-dire, entre les mains des femmes. Mais dès qu'on les retire du harem, il faut qu'ils s'accoutument à penſer & à parler avec gravité, & à ne point quitter leur père ou leur précepteur. Comme la muſique & la danſe paſſent pour indécentes chez les Arabes,

que le beau ſexe eſt exclus de toutes leurs aſſemblées publiques, que toute boiſſon forte leur eſt interdite, & qu'enfin ils ſont perpétuellement ſous les yeux de gens d'un âge mûr, ils deviennent inſenſiblement ſérieux dès leur enfance.

Malgré cet extérieur grave, les Arabes aiment la grande compagnie. Par toutes les villes où j'ai paſſé en Arabie, j'en ai vu les habitans ſe rendre aſſidûment dans les cafés publics & ſur-tout courir les foires, dont il n'y a peut-être point de pays ſi bien fourni que l'Yemen, puiſqu'il ne ſe trouve preſque pas de bon village qui n'ait ſa foire par ſemaine. Quand les villages ſont un peu éloignés

l'un de l'autre, leurs habitans ſe rendent au jour marqué en raſe campagne. Les uns y viennent pour acheter ou pour vendre ; d'autres, qui ſont ouvriers, emploient quelquefois toute la ſemaine à paſſer & repaſſer d'un petit bourg à l'autre & ſe rencontrent à la foire pour y travailler ; pluſieurs enfin n'ont d'autre objet en s'y rendant que celui de paſſer le tems plus agréablement que chez eux. Il eſt aiſé de conclure par-là que les Arabes, & ſur-tout ceux de l'Yemen ſont plus civiliſés que ne ſe le figurent les Européens.

Les Arabes ſont d'une taille médiocre, maigres & comme deſſéchés par la chaleur. Leur ſobriété

eſt remarquable. Le peuple ne boit ordinairement que de l'eau & ne mange preſque autre choſe que de mauvais pain frais de *durra*, ſorte de millet, pétri au lait de chameau, ou à l'huile, au beurre & à la graiſſe. Je trouvai ce pain déſagréable & mauvais, mais les Arabes qui y ſont accoutumés dès l'enfance, paroiſſent le manger avec plaiſir; ils le préfèrent même au pain de froment qu'ils trouvent trop léger. Les autres alimens des Arabes conſiſtent en riz, en crême, en lait, en beurre & en légumes. Ils mangent peu de viandes, parce qu'ils les croient mal ſaines, attendu la chaleur du climat. Ils s'aſſeyent par terre pour prendre leur repas; &

après avoir étendu deſſus une grande nappe, ils placent ſur cette nappe une petite table de bois haute ſeulement d'un pied, couverte d'une grande plaque de cuivre, ronde & bien étamée, ſur laquelle on poſe les mets dreſſés dans de petits plats du même métal. Les Arabes ne ſe ſervent ni de couteaux ni de fourchettes, ils tirent très-proprement du plat les morceaux avec leur main droite, car la gauche leur ſert à s'eſſuyer & à ſe laver le corps. A l'apparition d'un plat, on voit auſſitôt autant de mains que de convives, qui font diſparoître avec la plus grande promptitude les mets qui y ſont contenus. Leurs repas ſont courts, ſur-tout

celui du midi, à la fin duquel ils prennent ordinairement le café. Mais ils ſe dédommagent le ſoir, & ils boivent alors du vin ou de l'eau-de-vie, pour laquelle ils ſont paſſionnés. Le pauvre qui ne peut pas payer les liqueurs fortes fume du *haſchiſch*, ſorte de plante qui, ſelon les Arabes, inſpire du courage. Je n'ai point été convaincu par l'expérience de la propriété merveilleuſe de cette herbe. Quant à l'opium, les Arabes en font beaucoup moins d'uſage que les Perſans. Quand on ſe viſite en Arabie, on offre aux étrangers dès qu'ils ſont aſſis, une pipe de tabac, des confitures & une taſſe de café. On leur préſente en même tems une ſerviette

viette brodée pour l'étendre ſur les genoux. Les pipes ſont ici un objet de luxe ; les gens riches les font faire de verre, d'argent ou d'or. Ils portent auſſi ſur eux une boîte pleine de bois de ſenteur, dont ils mettent un petit morceau dans la pipe de la perſonne qu'ils veulent particulièrement diſtinguer.

Les Arabes ne ſont point querelleurs, & dans les rixes les plus violentes, pourvu que l'un des adverſaires ne ſoit pas auſſi emporté que l'autre, ou qu'un homme de ſang froid, fut-il un inconnu, leur diſe : *Penſez à Dieu & à ſon Prophète*, ils ſe reconcilient pour l'ordinaire dans l'inſtant, ou ils choiſiſſent un arbitre qui termine leur

différend à l'amiable. J'ai été témoin d'une conteſtation ainſi terminée par la déciſion d'un arbitre, qui vous donnera ſans doute une idée favorable de l'eſprit des Arabes. Un batelier s'étoit plaint pluſieurs fois & avec beaucoup de véhémence, de ce qu'un négociant de cette ville refuſoit de lui payer ſon frêt. L'arbitre choiſi avoit toujours prié le batelier de revenir une autre fois, juſqu'à ce qu'enfin le ſuppliant le ſollicitant un jour de ſang froid de lui rendre juſtice, il la lui accorda ſur l'heure. Le batelier demanda alors à l'arbitre pourquoi il n'avoit pas voulu d'abord finir ſon affaire? celui-ci répondit, parce que je vous ai toujours vu ivre.

Le batelier l'aſſurant que depuis pluſieurs années il n'avoit pas été pris de vin ; l'arbitre repliqua : l'ivreſſe où vous étiez, eſt la plus dangereuſe de toutes, puiſque c'étoit l'ivreſſe de la fureur.

La juſtice ſe rend de pluſieurs manières différentes en Arabie. Dans certaines provinces un meurtrier expie ſon crime par la mort & ſon procès eſt inſtruit par un tribunal régulier. Dans d'autres, les parens de celui qui a été tué ont le choix ou de ſe reconcilier avec les alliés du meurtrier devant le magiſtrat, ou d'obtenir qu'on le leur livre afin qu'ils ſe faſſent eux-mêmes juſtice ; enfin il eſt permis dans quelques cantons de l'Arabie

de pourſuivre la vengeance d'un meurtre par un combat avec le meurtrier ou avec quelqu'un de ſes parens. Chez les Arabes de ces contrées il eſt honteux de prendre de l'argent pour le ſang de l'aſſaſſiné, parce qu'on pourroit ſoupçonner les parens d'avoir toléré ou favoriſé le meurtre. Il eſt rare auſſi qu'ils veuillent que le meurtrier ſoit mis à mort par ſentence, ou qu'ils cherchent eux-mêmes à lui ôter la vie, parce qu'ils délivreroient par là ſa famille d'un mauvais membre & d'une inquiétude accablante. Les parens du mort ſe réſervent ordinairement le droit de déclarer une guerre particulière au meurtrier & aux ſiens,

& de tuer celui d'entr'eux qu'ils jugeront à propos. Un Arabe qui a de l'honneur, doit cependant obſerver dans cette vengeance une ſorte d'égalité de forces; un homme jeune & robuſte n'attaquera pas un vieillard ou un homme infirme; ni pluſieurs perſonnes n'attaqueront pas un adverſaire s'il eſt ſeul. Mais il leur eſt permis de tuer par repréſailles le plus diſtingué, le chef de la famille, parce qu'ils prétendent que celui qui eſt regardé comme tel & qui en prend la qualité, doit veiller ſur la conduite de tous ceux qui la compoſent. Cependant chaque individu des deux familles brouillées vit dans une crainte perpétuelle de rencontrer ſon ennemi,

juſqu'à ce que quelqu'un du côté du meurtrier ait été tué. L'Arabie a vu quelques-unes de ces guerres de famille durer cinquante ans & plus, car les adverſaires ne s'envoient point de cartel & ils ne ſe battent que par occaſion. Si dans un combat il périt encore une perſonne qui appartienne à la famille offenſée, il n'y a plus de paix à eſpérer avant que deux du parti contraire aient eu le même ſort. Mais il arrive quelquefois que les parens de part & d'autre s'arrangent à l'amiable, & renoncent ainſi à cet eſprit de vengeance qui les obligeoit à mener une vie pleine de troubles & d'alarmes.

Les Arabes & ſur-tout ceux de

l'Yemen ſont très-civils envers les étrangers ; l'hoſpitalité qui a toujours été la vertu dominante de ce peuple, n'eſt pas moins exercée aujourd'hui par les Arabes modernes, qu'elle l'étoit par leurs ancêtres. Lorſque quelqu'un eſt envoyé en ambaſſade à un Schech diſtingué ou à quelqu'autre ſeigneur, il eſt défrayé ſuivant la coutume des Orientaux & entretenu pendant ſon ſéjour aux frais de celui qui le reçoit ; à ſon départ il eſt encore honoré d'un préſent. Un ſimple voyageur pourroit s'attendre au même accueil. Dans les villes il y a des caravanſerais ou hôtelleries publiques pour ceux qui voyagent. On trouve dans quelques villages

des maiſons publiques, où les voyageurs peuvent être logés & nourris quelques jours ſans payer, lorſqu'*ils* veulent ſe contenter de la chère qui s'y fait. J'ai ſouvent vu des conducteurs de caravannes preſſer les paſſans de devenir leurs convives, & partager d'un air ſatisfait leur pain & leurs dattes avec ceux qui vouloient les accepter. En un mot l'hoſpitalité des Arabes contraſte ſingulièrement avec l'idée que les Européens ſe forment de ce peuple.

LETTRE CCXIV.

De Moka.

L'ART de l'architecture, Madame, eſt abſolument négligé par les Arabes ; leurs maiſons ne ſont ni magnifiques au-dehors, ni embellies au-dedans. Le luxe de ce peuple brille dans les armes, les harnois, les chevaux & les domeſtiques. Tous les habitans de quelque condition qu'ils ſoient couvrent leurs planchers, ne fut-ce que d'une natte de paille, ſur laquelle on ne marche qu'après s'être débotté ou déchauſſé. On dit que les appartemens des femmes ſont ornés de tapis, de ſofas & de meubles très-

riches. Toutes les maiſons Arabes, qui ſont de pierres, ont le toît plat en terraſſe. Les plus petites dans l'Hedsjas ou dans l'Yemen, ont des parois fort minces & un toît en rond couvert d'une certaine herbe. Les Arabes qui habitent les bords de l'Euphrate ont de petites cabanes couvertes de nattes de jonc, ſoutenues par des branches de dattier & terminées en rond par le haut.

Les principaux des Arabes ont leurs appartemens ſur le devant de leurs maiſons; les femmes n'y paroiſſent point, elles ſont logées ſur le derrière des bâtimens. Les autres Arabes, comme négocians, ouvriers, écrivains, &c. ont dans

les grandes rues marchandes leurs boutiques, où on les trouve tout le jour. Lorſqu'un Arabe conduit quelqu'un dans ſa maiſon, celui-ci eſt obligé d'attendre à ſa porte, juſqu'à ce que le maître ait averti toutes les femmes de ſe retirer dans leurs chambres. Un homme ne ſalue jamais une femme en public ; il commettroit même une indécence s'il les regardoit fixement. Les femmes d'un autre côté témoignent un reſpect extraordinaire pour les hommes.

Les Arabes ont diverſes manières de s'aſſeoir. Quand ils veulent le faire commodément, ils croiſent leurs jambes ſous eux : lorſqu'ils ſont en préſence de gens qu'ils

reſpectent, s'ils ſont bien élevés, ils doivent tellement être aſſis ſur les talons que les genoux ſe touchent ſur le plancher ou ſur le ſopha.

Les Arabes à l'imitation des Turcs & des Indiens, portent des habits longs. Autour du corps ils ont un ceinturon de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu duquel, ſur le devant, ils paſſent un couteau large recourbé & pointu dont la pointe eſt tournée du côté droit. Ils mettent ſur leurs épaules un grand linge fin, originairement deſtiné à les garantir de la pluie & du ſoleil, mais qui n'eſt actuellement qu'une eſpèce de parure. Leur coëffure eſt incommode & diſpendieuſe. Ils ont

juſqu'à dix ou quinze bonnets les uns ſur les autres. La plupart de ces bonnets ne ſont que de toile, mais il y en a auſſi d'un drap fort ou de coton piqué, & celui qui les couvre tous eſt ſouvent brodé en or. On lit ſur ce dernier bonnet ces paroles du coran : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mahomet eſt l'envoyé de Dieu ». Ce n'eſt pas encore là tout le fardeau dont les Arabes chargent leurs têtes, ils enveloppent cette multitude de bonnets d'une grande pièce de mouſſeline ornée aux deux bouts de franges de ſoie ou d'or qu'ils laiſſent pendre ſur le dos. Les Arabes ſavans affectent de porter des turbans d'une groſſeur exceſſive.

Le peuple ne porte que deux bonnets avec un turban négligemment noué par derrière. Les pauvres n'ont pour tout vêtement qu'un linge autour des reins qui pend jusqu'au genou, & un grand morceau de toile sur l'épaule. Dans les montagnes il se couvre de peaux de mouton. Ce vêtement succinct compose encore tout le lit d'un Arabe. Sa ceinture devient un matelas. Il s'enveloppe la tête & une partie du corps avec le linge de l'épaule & c'est ainsi qu'il dort nu & content.

La coëffure pesante des Arabes n'est cependant pas universelle. Ils laissent croître leurs cheveux dans quelques contrées, & ne portent

ni bonnets, ni turbans, mais un ſimple mouchoir dans lequel ils nouent leurs cheveux en arrière.

L'habillement des femmes n'eſt ici ni élégant, ni magnifique ; d'ailleurs elles ſont preſque toujours couvertes & enveloppées de la tête aux pieds. Cependant le voile de quelques-unes n'eſt ſouvent qu'une ſimple gaze brodée en or. Elles portent quantité de bagues aux doigts, aux bras, quelquefois même aux oreilles & au nez, & des rangs de fauſſes perles autour du col.

LETTRE CCXV.

De Moka.

COMME les Arabes ſe diſent de la religion Mahométane, ils croient, Madame, que la langue dans laquelle eſt écrit le coran eſt la plus belle & la plus riche des langues. Cependant le dialecte Arabe moderne diffère tellement de l'ancien, qu'on enſeigne dans les collèges le dialecte du coran comme on enſeigne le Latin en Europe. L'Arabe moderne eſt à l'ancien Arabe ce qu'eſt la langue Italienne à la langue Latine. Suivant l'opinion des Arabes modernes, les nouveaux caractères qui ſont en uſage chez

les Mahométans ont été inventés par le Viſir Iba-Mokla, & rendus publics par deux de ſes eſclaves.

L'Imam, les Cadis & les ſavans Arabes écrivent le plus ſouvent leurs noms avec des lettres entrelacées en chiffres, afin qu'on n'imite pas leur ſignature. Ceux qui ne ſavent pas écrire font ſigner leur nom par d'autres & impriment enſuite avec de l'encre leur nom ou leur deviſe au bas du papier, & quelquefois ſur le revers à l'endroit qui répond à leur nom. Car preſque tous les Arabes portent ordinairement leur nom ou leur deviſe au doigt gravée ſur une pierre. Les Arabes ont pouſſé très-loin l'art de l'écriture; ils ſe ſervent

ſouvent de chiffres ou d'hiéroglyphes : il eſt même des Arabes ſavans qui ſe vantent de pouvoir écrire à un ami, ſans qu'un tiers puiſſe lire leur correſpondance.

Les princes Arabes n'excitent dans leur état, ni par leur exemple, ni par leur généroſité l'amour des ſciences. Auſſi trouve-t-on en Arabie peu de perſonnes qui méritent le nom de ſavans. Cependant l'éducation de la jeuneſſe n'y eſt pas abſolument négligée. Les perſonnes diſtinguées ont dans leurs maiſons des précepteurs pour leurs enfans & pour les jeunes eſclaves ; ceux de ces derniers qui annoncent de l'eſprit ſont ſouvent élevés comme les enfans de la maiſon. On trouve

preſque à chaque moſquée une école où les enfans des pauvres & leurs maîtres ſont entretenus par des fondations. Il exiſte d'ailleurs dans les villes importantes un grand nombre d'autres écoles où les gens d'un état médiocre envoient leurs enfans pour être inſtruits dans la religion Mahométane & pour y apprendre à lire, à écrire & à compter. Ces écoles ſont, ainſi que les boutiques, ouvertes du côté de la rue. Le bruit des paſſans ne paroît point cauſer de diſtraction aux écoliers. Outre ces écoles, les grandes villes de l'Arabie renferment auſſi pluſieurs collèges où l'on cultive diverſes ſciences, comme l'aſtronomie, l'aſtrologie, la

philoſophie & la médecine. Mais les Arabes ſont bien inférieurs dans les ſciences aux Européens ; ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient doués de diſpoſitions naturelles & de capacité, mais ils manquent de livres & d'inſtruction. L'interprétation du coran, à laquelle ſe joint l'hiſtoire des Mahométans du tems de Mahomet & des premiers Califes, fait la principale étude des gens lettrés, étude très-étendue chez les Arabes qui aſpirent à ſe faire une réputation, car ils ſont obligés non-ſeulement d'apprendre l'ancien Arabe, mais de ſe rendre encore familiers les principaux commentateurs du coran, dont le nombre eſt conſidérable. On m'a aſſuré que les gens

de lettres étoient examinés en public avant d'obtenir quelque poſte important, ſoit eccléſiaſtique, ſoit civil. Cette épreuve doit être la pierre de touche du mérite, ſi elle eſt ſubie ſans faveur & ſans partialité.

Il paroît que les Arabes ſont encore aujourd'hui de grands rimeurs, mais je n'oſerois dire qu'il y ait parmi eux de grands poëtes. Cependant la poéſie eſt l'art qu'ils paroiſſent cultiver avec plus de ſuccès, & le talent qui obtient parmi eux les plus belles récompenſes.

Les ſavans pauvres ſe raſſemblent le ſoir dans les cafés. Les orateurs y liſent les hiſtoires des

hommes célèbres ; les poëtes y récitent leurs ouvrages en ſe promenant dans le café d'une manière analogue à leur goût. Dès qu'ils ont fini, ils font la quête pour obtenir de leurs auditeurs une rétribution volontaire.

Ce plaiſir eſt celui que les Arabes goûtent avec le plus de ſatisfaction dans ces eſpèces de tavernes. Car la ſobriété les y accompagne, & on n'y ſert d'autres liqueurs que du café ſans lait & ſans ſucre. Ils s'exercent auſſi à pluſieurs jeux & entr'autres à celui des échecs dans lequel ils excellent ; mais ils ne jouent jamais d'argent. Quand ils ſont privés d'orateurs, ils reſtent quelquefois des heures entières à la

place qu'ils ont priſe en entrant, ſans dire un mot à leurs voiſins. Les Arabes n'aiment pas plus la promenade que les Perſans.

Les arts, en général, ſont négligés en Arabie. Il n'y a aucune imprimerie dans le pays, & les Mahométans ne l'y introduiront pas ſitôt ſuivant les apparences. Non que le clergé & la multitude d'écrivains qui ſont ſous ſa protection s'y oppoſent, comme on le croit en Europe, mais parce que les lettres Arabes modernes, liées enſemble, ſouvent placées l'une ſur l'autre & entrelacées, paroiſſent plus belles quand elles ſont manuſcrites que lorſqu'elles ſont imprimées. On ne trouve parmi les

Arabes ni peintres, ni ſculpteurs. Vous avez vu que la religion Mahométane s'oppoſoit aux progrès de ces arts, elle ne s'oppoſe pas moins à ceux de la muſique qui eſt abſolument ignorée des Arabes.

LETTRE CCXVI.

De Moka.

LA chronologie, Madame, n'eſt pas une ſcience que les Arabes cultivent avec ſuccès. Ils partagent leurs jours en vingt-quatre heures, qu'ils comptent depuis un ſoleil couchant juſqu'à l'autre. Ils forment leurs mois ſelon le cours de la lune, & le premier ſoir où ils voient la nouvelle lune eſt le premier jour du

du mois. Si le tems eſt couvert à l'époque où elle doit paroître, ils commencent alors un mois plus tard.

Il n'eſt point de demi-ſavant Arabe qui n'ait connoiſſance des douze ſignes du zodiaque & qui n'ait entendu parler des maiſons de la lune, mais peu d'entr'eux connoiſſent l'état du ciel étoilé. Cependant comme les Arabes dorment en plein air, on pourroit croire que cette habitude leur a donné occaſion d'étudier les aſtres, mais ils ne ſont pas plus inſtruits dans cette ſcience céleſte que ne le ſont nos pâtres & nos laboureurs d'Europe. J'ai pourtant vu des tables aſtronomiques & des deſſins

des conſtellations parmi les Arabes, qui les aident à connoître toutes les grandes étoiles ; mais aucun d'eux ne s'exerce à l'aſtronomie pratique, les inſtrumens néceſſaires leur manquent abſolument, quoiqu'ils ſoient très-portés à ſe livrer à cette ſublime obſervation. Au ſurplus je n'ai point vu d'almanach chez les Arabes, & l'on ſe ſoucie ſi peu de faire connoître les ſaiſons en Arabie au public, que le peuple n'eſt guère inſtruit que vingt-quatre heures d'avance, du jour d'une fête ſolemnelle.

Les Arabes ne connoiſſent pas d'autre langue que la leur ; ils ignorent nos découvertes modernes dans l'aſtronomie, ainſi que nos

ſavantes corrections dans les calculs qui appartiennent à cette ſcience. J'ai vu cependant dans quelques grandes villes de l'Arabie certains lettrés qui avoient déterminé une éclipſe de ſoleil ou de lune. Les aſtrologues & tous les Arabes ſenſés ſont perſuadés que la terre cauſe une éclipſe de lune, & que la lune, ſituée entre le ſoleil & la terre, cauſe une éclipſe de ſoleil. Mais le peuple croit fermement que les corps céleſtes ne s'obſcurciſſent que lorſqu'un grand poiſſon les pourſuit. Alors les femmes & les enfans s'empreſſent de porter au haut de leurs maiſons des chauderons ou des baſſins de métal, avec leſquels ils font un charivari horrible, dans

l'intention de chaſſer ce poiſſon malfaiſant. Pendant mon ſéjour à Sana, ville principale de l'Yemen, la lune ſe trouva un jour couverte d'un nuage épais. Comme pluſieurs ſavans avoient annoncé une éclipſe, quelques habitans ſe mirent alors à faire réſonner leurs chauderons. Mais cette conjuration ne dura pas long-temps, parce que les enfans apprirent de leurs parens que la lune n'étoit cachée que par un nuage, & qu'elle n'étoit pas encore pourſuivie par le cruel poiſſon.

Au ſurplus j'ai remarqué que tous les Arabes qui ont quelques notions d'aſtronomie ne l'apprennent que pour s'appliquer avec plus de ſuccès à l'aſtrologie qui n'a pas moins de

vogue chez les Arabes que chez les Perſans ; car la conſidération & les récompenſes y ſont prodiguées aux aſtrologues, tandis que l'aſtronomie ne procure aucun avantage perſonnel. Les Mahométans mettent cette ſcience au deſſus de toutes les autres & la priſent d'autant plus qu'ils s'imaginent qu'il eſt impoſſible de l'approfondir. Cette paſſion des Arabes pour l'aſtrologie eſt invincible, puiſque pluſieurs interprètes célèbres du coran regardent l'aſtrologie comme une ſcience criminelle. Tous les Mahométans ſont encore livrés à la plus puérile ſuperſtition. Quelques-uns ne font point de contrat important ſans avoir auparavant compté les boutons de

leur habit ou les grains de leur chapelet. Auſſi leurs Schechs profitent ſouvent de cette aveugle ſuperſtition ; car s'ils ne commencent point de guerre, s'ils ne livrent point de bataille ſans conſulter les aſtrologues, ils ont ſoin de communiquer d'avance au principal d'entr'eux tout ce qu'ils ont réſolu d'entreprendre.

Vous pouvez croire d'après cette fureur ſuperſtitieuſe, que les ſciences occultes, c'eſt-à-dire, les ſortilèges attirent auſſi la vénération des Arabes. Les initiés dans ces ſciences myſtérieuſes ſe tiennent renfermés pendant long-tems ſans manger & ſans boire dans une chambre ſombre. Ils y prononcent & répètent

à voix haute des prières juſqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Ils ne manquent pas de voir dans leur extaſe une foule d'eſprits, les divinités céleſtes & infernales. Toutes ces ſciences occultes ne ſont pas auſſi ſublimes les unes que les autres. Il en eſt qui apprennent à manger ſans riſque du feu, des ſerpens & toutes ſortes de choſes malfaiſantes ; à changer les œufs en poulets, la pouſſière en fruits. Mais ce qui vous ſurprendra ſans doute, vous, Madame, qui ſavez que les moines n'ont jamais voulu abuſer de la crédulité des peuples, c'eſt que les derviches Arabes ſe ſervent de ces prétendus ſecrets pour en impoſer à la multitude.

Cependant tous ces tours ſont de beaucoup inférieurs à ceux des eſcamoteurs célèbres de l'Europe. Les devins ſont encore en grand nombre dans l'Arabie. Tous les habitans obſervent des jours heureux & malheureux. Il ſemble que les impoſtures dont Mahomet fut obligé de ſe ſervir pour aſſurer ſa légiſlation & ſon empire, ont germé chez ce peuple ſuperſtitieux.

La médecine n'eſt pas auſſi honorée en Arabie, que dans les autres contrées orientales. Les Arabes vivent en général d'une façon ſi régulière qu'ils ſont rarement malades, & quand ils ont beſoin d'un médecin, ils le récompenſent rarement de ſa peine, la plupart ne

lui payant que la ſomme qu'il a avancée pour les remèdes. Si le malade meurt, le médecin obtient difficilement un juſte ſalaire, & s'il ſe rétablit, ſes ſervices ſont bientôt oubliés. Auſſi la plûpart des médecins Arabes prennent les avances & ſe font payer de leurs malades avant d'en entreprendre la guériſon. Je n'ai point connu dans mon voyage de célèbres médecins; cependant ils ſont preſque univerſels, car ils ſont en même tems, chimiſtes, apothicaires, chirurgiens, médecins d'hommes & de chevaux.

Les Arabes ont beaucoup de remèdes domeſtiques dont ils ont une théorie exacte & qu'ils pratiquent avec le plus grand ſuccès. J'ai vu

dans les montagnes de l'Yemen un payſan frapper un certain arbre ſpongieux, en recueillir une liqueur blanche comme du lait, en avaler quelques gouttes comme purgatif, en me diſant qu'une doſe plus forte lui ſeroit mortelle. Vous ſerez charmée d'apprendre que l'inoculation eſt commune dans l'Arabie & qu'elle eſt connue & pratiquée depuis un tems immémorial.

LETTRE CCXVII.

De Moka.

IL eſt très-difficile, Madame, à un voyageur d'apprendre au juſte le degré de fertilité de toutes les provinces de l'Arabie; attendu qu'il ne peut pas reconnoître par lui-même les productions qui abondent dans chaque contrée; il lui eſt même impoſſible de ſe former une idée juſte de la manière dont on cultive les terres, parce qu'il eſt obligé ici de fixer ſon ſéjour dans les villes & qu'il ne voit le travail des laboureurs qu'en paſſant.

Le terroir de l'Arabie n'eſt pas également fertile, ainſi la culture

varie à proportion du climat. Les inſtrumens du labourage ſont ici très-groſſiers & peu propres aux travaux. Les Arabes ſe ſervent d'une mauvaiſe charrue pour remuer la terre en long & en large, juſqu'à ce qu'elle ſoit aſſez déliée. Cette charrue eſt tirée par des bœufs au lieu de chevaux. Au lieu d'une bêche les Arabes ſe ſervent d'une pioche de fer pour labourer leurs jardins & les terres des montagnes trop étroites pour y faire paſſer la charrue. Au ſurplus la culture eſt très-pénible dans preſque toutes les provinces de l'Arabie, parce qu'il faut arroſer avec exactitude. Dans pluſieurs endroits on eſt obligé de faire des chauſſées autour des champs

champs pour que l'eau qu'on y conduit, puiſſe y ſéjourner & les rendre fertiles. Les terres des montagnes, de même que les terraſſes des jardins où croît le café, ſont en partie ſoutenues de murailles pour en rendre le terrein horiſontal: on pratique ordinairement ſur cette muraille une chauſſée de terre pour retenir l'eau.

J'ai remarqué que l'Yemen étoit la province la mieux cultivée de l'Arabie, quoique les travaux y ſoient très-pénibles. Les propriétaires qui, n'ayant point de ſource dans le voiſinage, ne peuvent ſe procurer l'avantage d'en conduire ſur leur terrein, ſont obligés vers le tems de pluie de faire des digues

de pierre & de brouſſailles dans le chemin, & en pente vers leurs champs, pour y conduire les eaux, car s'ils faiſoient ces chauſſées en travers, l'eau les emporteroit. Quand le premier champ eſt aſſez arroſé, on en fait écouler l'eau ſur le ſecond; ces ruiſſeaux ſe perdent avant de quitter les montagnes, les plus grandes vont quelquefois ſe jetter dans la mer. Il n'eſt pas rare de voir dans les montagnes de l'Yemen de magnifiques réſervoirs murés, aſſez grands pour y raſſembler une bonne quantité d'eau qui ſert à arroſer les terreins bas. Les Arabes enſemencent leurs terres de deux manières. Tantôt un ſemeur ſeul portant un petit ſac de graines les

répand en petite quantité dans les ſillons, & en avançant il pouſſe la terre des deux côtés du ſillon avec les pieds pour recouvrir la ſemence. Mais plus ſouvent c'eſt un ſemeur qui marche derrière le laboureur & qui jette dans le ſillon la ſemence que l'autre, en retournant, couvre de terre avec ſa charrue. Ces deux manières d'enſemencer ſont fort pénibles, parce que le ſemeur doit faire autant de tours qu'il y a de ſillons; mais les Arabes ſont dédommagés de cette peine en quelque ſorte, parce qu'attendu la régularité de leur climat, ils employent moins de ſemence que les Européens, & que d'ailleurs le payſan peut compter que ſon grain ne

ſéchera ni ne pourrira dans la terre. J'ai admiré quelques champs aux environs de Moka, où les plantes ſembloient avoir été miſes au cordeau, ainſi que nos choux blancs en Europe ; ce ſont les plus beaux champs que j'aie vus. Toutes les tiges étoient de la même hauteur, & on n'y diſtinguoit pas la moindre feuille de mauvaiſe herbe. Le même grain venoit aſſez mal dans les champs voiſins, preuve évidente que tous les payſans n'étoient pas également laborieux. Le tems auquel les bleds & les fruits mûriſſent en Arabie, ne varie pas ſeulement ſuivant que les cantons ſont ſitués au nord ou au ſud, mais auſſi ſelon qu'ils ſont ſur des hauteurs ou

dans des plaines, & ſur-tout ſuivant leur irrigation. Quand les bleds ſont mûrs, les Arabes les arrachent avec la racine ; quant aux bleds verds & aux herbes deſtinées au fourrage, ils les coupent avec une faucille. Lorſque le grain doit être battu, ils poſent le bled par terre en deux rangées, épis contre épis, après quoi ils font rouler par-deſſus une groſſe pierre tirée par deux bœufs. Vous jugez par ces deſcriptions que l'agriculture eſt ſuſceptible de beaucoup d'amélioration en Arabie ; mais quand on y détruiroit les cauſes phyſiques qui en retardent les progrès, il faudroit vaincre encore l'inſouciance naturelle ou plutôt raiſonnée qu'ont

tous les Mahométans pour le premier & le plus utile des arts.

LETTRE CCXVIII.

De Moka.

DANS les tems reculés, l'Arabie n'étoit pas moins célèbre, Madame, par ſon encens que par ſon or. Cependant tout l'encens que les pays ſeptentrionaux tiroient de cette contrée ne provenoit pas du terroir de l'Arabie; les Arabes plus commerçans alors qu'ils ne le ſont aujourd'hui en faiſoient venir des pays étrangers. Actuellement ſoit que cette culture ſoit abſolument négligée, ſoit qu'effectivement l'Arabie ait joui relativement à l'en-

cens d'une réputation uſurpée ſur les contrées qu'elle mettoit à contribution, cette branche de commerce n'appartient plus à l'Arabie; les Arabes eux-mêmes font très-peu de cas de leur encens, puiſque les perſonnes riches ſe ſervent ordinairement de l'encens des Indes, qui eſt généralement plus eſtimé par les marchands que celui qui croît en Arabie.

L'arbre du café eſt maintenant la plus remarquable production de l'Arabie. On le cultive particulièrement à l'oueſt des grandes montagnes qui traverſent l'Yemen. On dit que les Arabes ont défendu ſous des peines fort ſévères d'exporter cet arbre, & que les Hollandois,

les François, les Anglois ont trouvé cependant moyen d'en tranſporter dans leurs colonies ; mais le café de l'Yemen a toujours la préférence, fondée ſans doute ſur ce que les Européens ne cultivent pas le leur ſous le même degré & ſur des montagnes auſſi élevées, & où il règne une température d'air auſſi réglée que dans l'Yemen. Les Arabes mangent les bourgeons de cet arbre par amuſement & par friandiſe.

Un autre arbre précieux que produit l'Arabie, c'eſt celui du baume de la Mecque. Il ſe trouve en diverſes contrées de l'Yemen ; on en recueille auſſi le fruit en abondance aux environs de Médine. La manne croît dans pluſieurs cantons ; la

récolte s'en fait dans les mois de juillet & d'août. Les habitans du pays diſent qu'elle eſt plus abondante après un brouillard fort épais ou pendant un tems humide, que pendant les jours ſereins. On la recueille de trois manières différentes ſelon leſquelles elle diffère de qualité. Quelques-uns vont au bois, avant le ſoleil levé, la ramaſſer ſur un linge en ſecouant les feuilles ; elle eſt alors toute blanche, & cette ſorte eſt la plus belle. Quand on ne la prend pas le matin & qu'il ſurvient de la chaleur, la manne ſe fond aux rayons du ſoleil, mais elle ne ſe diſſipe pas, elle augmente au contraire & s'épaiſſit de jour en jour

ſur les feuilles. Pour obtenir cette eſpèce de manne, on en emporte les feuilles que l'on jette dans l'eau bouillante, & ſur laquelle la manne ſurnage comme de l'huile. La troiſième ſorte de manne & en même tems la moins eſtimée, eſt celle que l'on pile avec la feuille.

Quoique les Arabes ne boivent pas de vin, ils cultivent les vignes avec beaucoup de ſoin. On en voit de pluſieurs ſortes en quelques contrées; & les vins de l'Yemen ſont auſſi eſtimés que ceux de Perſe.

L'Arabie produit encore un grand nombre d'arbres fruitiers étrangers à nos climats. On y trouve des noix de cocos, des pommes de

grenade, des abricots, des pêches, des amandes, des noiſettes, des poires, de la mirrhe, de l'aloës, des tamarindes, &c. Les peupliers, les ſapins, les cèdres ornent auſſi les campagnes de l'Arabie.

Le maïs ou bled de Turquie, le petit millet, l'orge, les fèves, les lentilles, la navette, les cannes de ſucre, le tabac, le coton, ſont encore des productions de l'Yemen & de pluſieurs provinces fertiles de l'Arabie. Le ſéné, le ſel, l'indigo & pluſieurs autres herbes propres à la teinture s'offrent à l'induſtrie des Arabes. Mais elle eſt bien dégénérée depuis que l'Arabie n'eſt plus l'entrepôt du commerce des Indes, c'eſt-à-dire, depuis que

les peuples du Nord ont étendu leur navigation.

Il ſe peut que les Grecs aient anciennement trouvé beaucoup d'or en Arabie, mais on n'y voit actuellement que celui qu'on y apporte des pays étrangers. On en chercheroit vainement dans les rivières ou dans les mines. Auſſi lorſque les Arabes voyent un étranger bien fourni de ce métal, ils ont une grande vénération pour lui, & ils s'imaginent qu'il poſſède la pierre philoſophale, objet de leur amour & de leurs recherches. Il y a lieu de ſoupçonner que le fer abonde en Arabie, mais les mines n'en ſont pas avantageuſement exploitées ; d'ailleurs ce fer eſt moins bon que

celui qu'on apporte des pays étrangers, & reviendroit à un plus haut prix, tant par la diſette de bois qu'à cauſe de l'ignorance des Arabes. Il n'en eſt pas de même des mines de plomb; elles ſont riches, abondantes & font une des principales branches du commerce de l'Arabie.

Ce pays n'eſt pas tout-à-fait dépourvu de pierres précieuſes. On trouve des onyx dans la province de l'Yemen, & dans les environs de Moka des pierres fort reſſemblantes à la cornaline. On en fait un grand tranſport tant à la Chine qu'en Europe. Je ne reviendrai point ſur le commerce des perles que les Arabes ont enlevé aux

Perſans. Je préſume d'ailleurs que le règne minéral n'eſt que très-imparfaitement connu dans l'Arabie, attendu les déſerts impénétrables, renfermés dans cette vaſte région.

LETTRE CCXIX.

De Moka.

Les quadrupèdes ſont ſans doute, Madame, le patrimoine le plus utile des Arabes. Le cheval eſt le premier de ces animaux. Son excellence eſt ſi reconnue qu'on dit communément à un homme plongé dans le malheur, mais qui poſsède encore ſon cheval ; *ne déſeſpère encore de rien puiſque la corne du*

pié de ton cheval te reſte. En effet, quoique l'on diſtingue & chériſſe par-tout les bonnes qualités de cet animal précieux, on peut dire que les chevaux ne ſont nulle part ſi recherchés ni ſi honorés qu'en Arabie. Careſſés, baiſés, toujours tenus extrêmement propres, ayant le plus ſouvent la queue & la crinière peintes d'un rouge vif (ainſi que quelques femmes & cavaliers à prétention le pratiquent pour leur chevelure & leur barbe), ils ſont d'ailleurs ornés de bijoux & de taliſmans qui préſervent du coup d'œil de l'envieux & de maints accidens. En un mot, ce ſont des êtres à-peu-près raiſonnables, qui vivent en famille avec leurs maî-

tres & ſont prêts à ſacrifier leur vie pour eux. Cependant les Arabes n'accordent pas à tous les chevaux les mêmes marques de diſtinction. Ils les diviſent en deux claſſes. Dans l'une de ces claſſes ſont compris les chevaux de race inconnue, qui ne ſont pas plus eſtimés en Arabie que les chevaux ordinaires ne le ſont en Europe, & qui ſont deſtinés à porter les fardeaux, & à ſeconder leur maître dans tous les ouvrages de fatigue. Il faut qu'un cheval ſoit noble pour s'attirer la conſidération des Arabes; & cette nobleſſe n'eſt pas de fraîche date, puiſque la généalogie de ces chevaux eſt conſtatée depuis près de deux mille ans. Les Ara-

bes ſont deſcendre en droite ligne ces illuſtres chevaux des haras de Salomon. Auſſi ſont-ils d'un prix exceſſif. On les vante comme très-propres à ſoutenir les plus grandes fatigues, & à paſſer des journées entières ſans nourriture. Ils ſe jettent avec impétuoſité ſur l'ennemi, & l'on aſſure que pluſieurs chevaux de cette race, lorſqu'ils ſont bleſſés dans une bataille & qu'ils ſe ſentent hors d'état de porter plus longtems leurs cavaliers, ſe retirent de la mêlée & les mettent en ſûreté. Si le cavalier eſt par terre, ils reſtent près de lui & ne ceſſent de hennir juſqu'à ce qu'il ſoit ſecouru. Ces quadrupèdes intelligens ne ſont ni grands ni beaux, mais

les Arabes priſent en eux leur race & leurs qualités. On ne s'en ſert d'ailleurs que pour les monter & jamais pour aucun autre travail.

Les Arabes manquent à la vérité de tables généalogiques pour prouver la deſcendance exacte de ces chevaux ; cependant ils peuvent être aſſez ſûrs de leur race, parce qu'ils font toujours couvrir les jumens en préſence de témoins Arabes ; & quoique les Arabes ne ſe faſſent pas toujours ſcrupule de faire un faux ſerment, il eſt ſans exemple qu'ils aient jamais ſigné une fauſſe atteſtation touchant la naiſſance d'un cheval, parce qu'ils ſont très-perſuadés que toute leur famille ſeroit détruite, au cas qu'ils

dépoſaſſent contre la vérité. Ainſi lorſqu'un étranger a une jument de cette race & qu'il veut la faire couvrir par un étalon, il eſt obligé de faire appeler un Arabe pour témoin ; celui-ci reſte vingt jours entiers auprès de la jument, afin d'empêcher qu'aucun étalon roturier ne la déshonore. Pendant ce tems-là elle ne doit pas voir même de loin ni cheval entier, ni âne. Lorſqu'elle met bas, le même témoin aſſiſte à la naiſſance du poulain, dont le certificat eſt expédié juridiquement dans les premiers ſept jours. On donne ordinairement à ce témoin un habit pour récompenſe.

Quelle que ſoit la nobleſſe de

ces chevaux, il paroît qu'ils ſont moins eſtimés dans les pays voiſins que dans l'Arabie. Les Turcs préfèrent leurs courſiers de parade à ces agiles coureurs. Pluſieurs ſeigneurs Arabes même poſsèdent un grand nombre de chevaux trop beaux & trop grands pour être iſſus de la race des nobles. Cela n'empêche pas que les marchands étrangers ne faſſent encore un commerce très-avantageux de ces chevaux dont l'agilité & la ſobriété dédommagent ſouvent du prix exorbitant auquel on les achète.

Des amateurs Anglois n'ont pas héſité de mettre juſqu'à deux ou trois mille écus à l'achat de chevaux Arabes. Ils ſont même par-

venus à ſe procurer quelques bonnes jumens, ce qui eſt beaucoup plus difficile; car, ſoit ſcrupule ou politique intéreſſée, les chefs des haras ne ſe prêtent pas volontiers à ce que les jumens ſoient tranſportées hors du pays, & particulièrement chez les Chrétiens. Telle eſt, à ce que je préſume, l'origine de ces coureurs Anglois ſi vantés en Europe; ſur quoi il faut obſerver que leur légéreté, c'eſt-à-dire, une partie de la bonté primitive de la race, n'a pu, eu égard à la température de la grande Bretagne, y être entretenue que par des précautions & des ſoins très-aſſujettiſſans.

Les Arabes qui ſont, pour ainſi

dire, nés cavaliers, ont des principes très-différens des nôtres ſur la manière de monter, dreſſer & nourrir ces animaux. Leur ſelle a les arçons plus élevés que les nôtres ; c'eſt un ſimple panneau ferme & léger, détaché des couſſinets. Ceux-ci débordent un peu, & étant formés d'un feutre doux, ils s'appliquent contre la peau de l'animal, de ſorte qu'il ne peut que rarement être bleſſé dans les courſes & les voyages les plus difficiles. Leur façon de ſe tenir à cheval eſt auſſi fort différente de la nôtre d'autant que leurs porte-étriers ſont très-courts. Cette méthode ne réunit pas la nobleſſe, la facilité & la liberté dont nos cavaliers ſont

parade, mais elle eſt moins fatigante, & ce qui lui aſſure quelques avantages, c'eſt qu'elle ſemble obvier à pluſieurs inconvéniens. Au ſurplus les Arabes nous diſputent encore cette ſupériorité de graces & d'agrément. Bons écuyers, habiles à tirer avec adreſſe & préciſion un très-brillant parti de leurs chevaux, ſoit à la guerre, en combat ſingulier ou dans un tournois, ils ſoutiennent que, ſur un objet de cette nature, la meilleure grace de convention ne peut arbitrairement être iſolée du but de la plus grande utilité poſſible.

Sans décider ſur ces prétentions, je me bornerai à obſerver que les Arabes ſans négliger de donner à

leurs chevaux de bonne race différens aïrs nobles & relevés, s'occupent ſur-tout à les dreſſer aux habitudes & aux exercices dont l'objet puiſſe être utile à un guerrier. Ainſi ils s'attachent à les faire vivre mâles & femelles paiſiblement enſemble; à les aſſouplir des hanches & des épaules; à les rendre obéiſſans aux aides ou ſeulement à la voix. Ils les exercent à marcher un pas allongé, à partir de vîteſſe, à courir & caracoller ſur toutes ſortes de terreins, à franchir les haies ou les foſſés, à s'arrêter court ou à faire la demi-pirouette au milieu de la courſe la plus rapide, à galopper avec légéreté, à fournir des paſſades furieuſes, enfin à faire

des

des voltes redoublées, toujours avec preſteſſe & préciſion. Ils les habituent auſſi à nager, à s'approcher ſans inquiétude du feu, des éléphans, des chameaux ou des bêtes féroces. Le cheval Arabe ſuit ſon cavalier s'il met pied à terre & reſte en place devant ſa lance, il s'arrête ſi ſon maître vient à tomber. Cet animal ſupporte avec courage la faim, la ſoif & l'intempérie des ſaiſons, & il reſte ſans murmure ſellé & bridé pendant la nuit, afin d'être toujours prêt en cas d'alerte. En un mot, c'eſt au cheval Arabe que s'applique la ſuperbe deſcription du livre de Job. Ce patriarche compare la légéreté d'un cheval de race à celle d'une

ſauterelle ; il ajoute : le ſouffle de ſes narines eſt celui de la fierté ; au bruit de la trompette il frappe du pié la terre, il écume, il frémit & ne reſpire que combats. Enfin la voix des chefs, les cris de l'armée ſe font entendre : il dit *vah*, & dédaignant le péril, il bondit de joie en s'élançant ſur l'ennemi.

C'eſt ainſi que les Arabes induſtrieux à la faveur d'un régime convenable, d'une éducation ſoignée & d'une douce familiarité, ont ſu développer & même perfectionner toutes les facultés du corps & de l'inſtinct dont la nature a doué ce ſuperbe animal.

LETTRE CCXX.

De Moka.

L'ARABIE, Madame, poſsède encore un grand nombre d'animaux domeſtiques. On diſtingue parmi eux les ânes, les chameaux & les dromadaires. Les ânes ſe diviſent, ainſi que les chevaux, en deux claſſes. L'une de ces claſſes eſt auſſi peu eſtimée en Orient qu'en Europe, mais les ânes qui appartiennent à la ſeconde ſont grands & courageux; ils ſont même plus propres aux voyages pénibles que les chevaux. Cette qualité les rend exceſſivement chers. On voit auſſi pluſieurs eſpèces de chameaux en

Arabie. Les dromadaires qui s'y trouvent n'ont qu'une boſſe ſur le dos, & ne ſe diſtinguent guère des chameaux, que parce qu'ils ſont plus légers & plus propres à la courſe.

Le chameau, animal docile & patient, partage les travaux de l'homme dans ces contrées. Il ſert à tranſporter les marchandiſes; il ploie ſes genoux au commandement de ſon maître pour recevoir ſa charge; il la porte d'un pas égal & tranquille à travers des déſerts arides, ſupportant la ſoif pendant pluſieurs jours; enfin il n'eſt pas utile ſeulement aux voyageurs qu'il voiture ainſi que leur bagage, il leur fournit en outre la nourriture

& l'habillement. Il faut vous obſerver cependant que l'Arabe ne ſe détermine à immoler ſon compagnon de voyage, & à s'en nourrir, que lorſqu'il ſe trouve preſſé par la faim, & engagé dans l'immenſité d'un déſert.

Les chameaux qui ſont preſque toujours d'un naturel doux & flegmatique, deviennent très-dangereux pendant le tems de leurs amours ; alors ils mangent très peu ; leurs cris, l'inquiétude de leurs mouvemens, leur bouche écumante, tout indique la violence de leur ſituation. Dans ces momens quelques-uns d'entr'eux paroiſſent ne plus connoître perſonne ; & comme leur mâchoire eſt forte & armée de

dents canines redoutables, ils feroient des morſures très-dangereuſes, ſi l'on n'avoit ſoin de les emmuſeler. Au ſurplus cet animal eſt moins vigoureuſement conſtitué en Arabie que dans les contrées montueuſes de la Tartarie & de la Perſe où quelquefois l'on éprouve un froid très-piquant Il ne ſeroit donc pas impoſſible de naturaliſer heureuſement dans les provinces méridionales de l'Europe, ce quadrupède ſi utile dont le poil eſt précieux, le lait abondant, la chair ſaine, & qui peut paſſer avec fondement pour le plus ſobre de tous les animaux.

Les campagnes fertiles de l'Arabie ſont couvertes de troupeaux

mmenſes de vaches, de chèvres & de brebis. Les bœufs & les vaches de cette contrée ont à l'épaule au-deſſus des jambes de devant une élévation ou morceau de graiſſe qui, comme au chameau, eſt plus grande à proportion que ces animaux ſont plus gras.

Mais ſi les animaux utiles abondent en Arabie, cette contrée eſt auſſi déſolée par pluſieurs bêtes malfaiſantes. On y trouve dans pluſieurs provinces des renards, des ſinges, des cameléons & des lézards. Les ſinges de l'Yemen ſont d'une ſoupleſſe & d'une adreſſe merveilleuſe. Ils défrayent une quantité d'inſtituteurs qui vont faire admirer leur agilité dans les pays étran-

gers. Les ſauterelles abondent en Arabie. J'en vis une grande nuée à Dsjidda. Pendant cette eſpèce d'orage il en tomba une quantité ſur les toîts des maiſons & dans les rues. S'il y avoit une police induſtrieuſe dans ce pays, on pourroit les étouffer dès leur naiſſance, ce qui coûteroit peu de peine & préviendroit les funeſtes ravages qu'elles font. Cet animal pernicieux ſe diviſe en pluſieurs eſpèces. Un Arabe m'inſtruiſit des différentes ſortes de ſauterelles qui déſoloient ſa patrie. Je ne vous en ferai point l'énumération, je me bornerai ſeulement à vous obſerver que la plûpart de ces animaux ſont un mets très-friand pour les Arabes.

Ils recherchent entr'autres la ſauterelle rouge & la ſauterelle légère qui, comme elles ſont de parage, arrivent très-maigres en Arabie, mais s'engraiſſent bientôt au grand dommage des habitans. Ce même Arabe m'a parlé beaucoup d'un oiſeau deſtructeur de cette gent pernicieuſe, mais je n'ai pas eu l'avantage de voir cet animal ſi redoutable aux ſauterelles. On le dit noir, plus grand qu'un moineau & nullement agréable au goût: on aſſure qu'il détruit chaque jour un nombre incroyable de ſauterelles; on prétend néanmoins que les ſauterelles ſe défendent quelquefois contre lui, & le dévorent avec ſes plumes quand elles l'ont

une fois accablé par leur nombre. Les Arabes ont recours à une cérémonie ſuperſtitieuſe, lorſque les ſauterelles ſe multiplient trop. Alors le gouvernement envoie des hommes dignes de foi à une ſource miraculeuſe ſituée près de Moſul ville frontière de Perſe. Les envoyés rempliſſent de cette eau ſalutaire une caiſſe ſi hermétiquement enduite, que l'eau ne peut ni s'évaporer ni ſe répandre avant leur retour. Depuis la ſource juſqu'à la ville qui les a envoyés, cette caiſſe doit toujours être entre le ciel & la terre, ſans qu'on la poſe ſur le ſol, ni qu'on la mette ſous un toît, à moins qu'on ne veuille que l'eau perde toute ſa vertu. Lorſque

toutes les précautions requiſes ont été ſtrictement obſervées, le peuple s'imagine que l'oiſeau terrible, fléau des ſauterelles, accompagne l'eau merveilleuſe & reſte dans le pays juſqu'à ce que la caiſſe ſoit tarie.

Ce n'eſt pas une petite étude à faire que celle des animaux que les Mahometans regardent comme purs ou impurs. J'ai appris d'un ſavant de Baſra qu'une loi générale interdiſoit aux Muſulmans tout animal qui dévore les hommes ou qui par ſa nature cherche à les déchirer. Ils n'oſent pas manger davantage d'une bête qui a été tuée par une autre. Le gibier dont les chiens auroient lêché le ſang leur eſt permis, mais il eſt défendu ſi les chiens

en ont mangé. Ce ſeroit être criminel que de ſe nourrir d'une bête tuée ſans effuſion de ſang ou aſſommée. En général les Mahométans n'oſent manger aucun animal, aucun oiſeau qui n'a pas ſaigné. Ainſi s'il a été tué d'une pierre tranchante qui lui a tiré du ſang, ou s'il tombe d'un coup de pierre & vit aſſez pour que le chaſſeur ait le tems de lui couper la gorge, on peut le manger. Comme un zélé Mahométan ne doit rien entreprendre ſans prononcer ces mots, *au nom de Dieu qui eſt grand*, il faut qu'un chaſſeur dile ou penſe ces mots toutes les fois qu'il tire ſur du gibier, ou qu'il le fait prendre par ſes chiens ou par ſes faucons. Enfin

comme

comme il ne peut pas toujours être bien certain que l'animal ait été tué ſuivant les loix de ſa religion, c'eſt peut-être par cette ſeule raiſon qu'un Arabe ne ſe ſoucie pas du gibier que l'on recherche ſi fort en Europe. Preſque tous les animaux malfaiſans, tous ceux qui ont de la voracité ſont regardés comme animaux impurs. On range dans cette claſſe tous les oiſeaux de proie. Le ſerpent, le ſcorpion, la tortue, le hériſſon ſont auſſi exclus de la table des Muſulmans.

De tous les animaux qui vivent dans l'eau, les Mahométans ne mangent que le poiſſon, encore n'en mangent-ils pas de toutes les ſortes. Ceux qui ſont regardés com-

me purs & mangeables, doivent, ſuivant les livres des anciens interprêtes de l'iſlamiſme, être pris tout vivans au filet, ou à la main, lorſque l'eau, en ſe retirant, les laiſſe à ſec ſur le rivage. Cependant il y a de grandes controverſes ſur les eſpèces de poiſſon permiſes, entre les théologiens Mahométans; & les plus ſavans lettrés tombent rarement d'accord ſur cet objet. Mais malgré toutes les prohibitions, les Muſulmans ne ſont pas aſſez zélés pour ſouffrir la faim ou la mort plutôt que de manger d'un animal impur; & il faudroit être bien ſévère pour les blâmer de cette déſobéiſſance.

LETTRE CCXXI.

De Moka.

JE dois vous parler, Madame, d'un fléau déſaſtreux qui déſole particulièrement l'Arabie, quoiqu'il étende auſſi ſes ravages dans la Perſe, dans les Indes & même dans l'Eſpagne. Ce fléau redoutable eſt le vent que l'on nomme ſamiel. Il eſt ſur-tout à craindre dans les grandes chaleurs de l'été. On aſſure que les Arabes du déſert ont l'odorat aſſez fin pour prédire l'arrivée de ce vent empoiſonné. On dit auſſi qu'on peut le reconnoître à une marque certaine, parce que le ciel, du point dont ce vent ſouffle, paroît

rougeâtre. Les Arabes ſe couchent ventre à terre lorſqu'ils ſentent l'approche du ſamiel. Ils diſent que la nature enſeigne aux animaux à tenir la tête baiſſée dans cette circonſtance. J'ai fait moi-même l'expérience de ce remède ſingulier, car ayant été ſurpris de ce vent peſtiféré, avec une caravane ſur le chemin de Baſra à Haleb, les Arabes ayant crié à tems que l'on ſe jettât à terre, aucun de ceux qui prirent cette précaution ne périt: les autres qui crurent n'avoir rien à craindre devinrent les victimes de leur témérité, entr'autres un chirurgien François qui vouloit approfondir ce phénomène.

Suivant le récit des Arabes les

hommes & les animaux ſont étouffés par ce vent meurtrier. Quand quelqu'un en eſt étouffé, le ſáng lui ſort avec impétuoſité par le nez & par les oreilles deux heures après. Le cadavre conſerve long-tems ſa chaleur; il enfle enſuite, devient bleu & verd; enfin quand on veut le ſoulever, les membres ſe ſéparent les uns des autres. Les Arabes ont obſervé que ceux qui étoient moins abattus & moins fatigués ſuccomboient plus rarement que les autres ſous l'ardeur de ce ſouffle empoiſonné. Il n'eſt pas même extraordinaire que pluſieurs de ceux qui en ont été frappés dans cet état, ſe rétabliſſent à la faveur des rafraîchiſſemens que portent

toujours les Arabes en voyage. Les rafraîchiſſemens les plus communs ſont l'ail & les raiſins ſecs dont ils ſe ſervent avec ſuccès pour rappeler à la vie les perſonnes qui n'ont pas été entièrement étouffées.

Tels ſont les effets de ce vent redoutable, qui effraient preſque toutes les années les Arabes. Les autres vents qui règnent en Arabie ont des effets divers ſuivant la nature & la ſituation des contrées voiſines. Ceux qui viennent de la mer ſont ſi humides que les tables en ſont quelquefois mouillées, lorſque l'on veut ſouper en plein air. Ils amènent d'ordinaire un calme parfait dans les plus grandes chaleurs, & occaſionnent par là des

ſueurs exceſſives. Les vents ſecs du nord-oueſt ne ſont pas ſi incommodes, à cauſe du mouvement qu'ils procurent à l'air; cependant ils ſemblent être beaucoup plus chauds pendant l'été que les vents du ſud, & ils échauffent tous les corps ſolides, ceux mêmes qui ne ſont pas expoſés à l'ardeur du ſoleil.

Comme le ſoleil eſt preſque perpendiculaire ſur l'Arabie pendant le ſolſtice d'été, la chaleur y eſt ſi grande pendant les mois de juillet & d'août, que ſans un cas de néceſſité preſſante, perſonne ne ſe met en route depuis onze heures du matin juſqu'à trois heures de l'après-midi. Les Arabes travail-

lent rarement pendant ce tems-là. Ils l'emploient pour l'ordinaire à dormir dans un ſouterrein où l'air circule par le moyen d'un tuyau fabriqué au milieu de cette chambre à coucher. Les gens riches font arroſer les rues pour rafraîchir l'air. D'autres ſe contentent de condamner les portes & les fenêtres. On voit, quoique rarement, pendant ces mois des perſonnes tomber expirantes de chaleur ; quelquefois même les animaux les plus robuſtes en ſont les victimes. La roſée eſt ordinairement abondante dans les pays chauds, principalement ſur les terres arides, & ſur la côte orientale du golfe Perſique. Dans les endroits où la roſée n'eſt point mal-

faiſante, on dort communément en plein air, ſur les terraſſes des maiſons. Cette manière de coucher eſt très-pernicieuſe dans certaines contrées de l'Arabie, mais les Orientaux évitent le danger, en ſe couvrant pendant la nuit le corps & le viſage ; les étrangers doivent adopter cette ſalutaire habitude, s'ils veulent ſe mettre à l'abri de la roſée & des vents nuiſibles qui leur deviendroient certainement funeſtes.

On voit quelquefois dans les pays chauds ce qu'on nomme étoiles tombantes, mais on ne connoît point en Arabie les lumières boréales. C'eſt ſur-tout dans les montagnes qu'on obſerve le phénomène

des étoiles tombantes, & que leur lumière répand le plus d'éclat; car dans les villes & dans les environs de la mer l'horiſon eſt toujours moins net, & l'on peut à peine y déterminer avec préciſion la hauteur du pôle par celle des étoiles.

Au ſurplus, l'Arabie eſt ſi étendue que les habitans vivent comme s'ils étoient ſous des climats différens, & l'on y trouve dans quelques provinces & à une petite diſtance diverſes eſpèces de fruits & d'animaux, que l'on ne raſſembleroit ailleurs qu'en les tirant de pays fort éloignés.

LETTRE CCXXII.

De Suez.

UN voyageur, pour peu qu'il ſoit chrétien, ne peut pas, Madame, parcourir l'Arabie ſans reſſentir un deſir violent de connoître le pays miraculeux, *où ſur le mont Sina la loi nous fut donnée.* Ainſi quoique je n'ignoraſſe pas que cette contrée célèbre étoit maintenant inhabitée, j'aurois cru néanmoins perdre tout le fruit de mon voyage, ſi je n'euſſe viſité ces régions fameuſes par tant de prodiges. Pour ſatisfaire ma dévote curioſité je me ſuis rendu, en compagnie d'une nombreuſe caravane, à Suez, où pro-

bablement il y avoit autrefois un port pour les vaiſſeaux marchands, quoique la mer s'en ſoit retirée par la ſuite des tems.

J'ai remarqué quatre moſquées & une égliſe Grecque dans cette ville. Elle eſt gouvernée par un capitaine ou amiral, au-deſſous duquel il y a un gouverneur immédiat. Ces deux officiers ſont obligés de bien vivre avec un Arabe puiſſant qui réſide dans la ville, & qui en effet s'empare de tout le pouvoir, parce qu'il ſeroit en état, s'il le vouloit, de leur couper les eaux que l'on fait venir préciſément d'un lieu qui lui appartient, appelé Naba, ſitué de l'autre côté de la mer Rouge, à environ deux

lieues de distance. Cet Arabe fournit d'eau les habitans de Suez qui n'ont pour toute source qu'un puits mal sain & éloigné de la ville.

Le seul commerce que fait Suez est avec Dsjidda ville voisine de la Mecque, & dont je vous ai déjà parlé. Les marchandises qu'on en exporte sont le café, l'encens, les étoffes superfines de Perse & des Indes: celles qu'on y importe consistent en blé & en riz. Elles sont apportées par de petits vaisseaux Indiens, qui ont la précaution de faire leur route cinquante jours avant le milieu de mai: autrement ils en seroient empêchés par les vents du midi, qui commencent alors à souffler: & dans ce cas il faudroit aban-

donner toute idée de commerce pour cette année. Le café étoit autrefois, ainſi que je vous l'ai déjà obſervé, une denrée très-bonne à exporter de ce pays; mais depuis qu'on en cultive aux Indes orientales, celui qui vient de Turquie & du Levant vaut à peine le frêt. La mer Rouge à Suez a environ un mille de largeur, & il paſſe continuellement des chaloupes d'un côté à l'autre pour voiturer de l'eau, du bois & d'autres proviſions; car il n'exiſte guère de terroir plus ſtérile que celui où eſt ſituée la ville. En effet il ne produit ni eau, ni bled, ni arbres, ni aucune eſpèce de verdure.

Quelques jours après mon arri-

vée je dirigeai ma route vers la côte oppoſée de Suez, & je traverſai les ſources de Moyſe qui ſont certains cantons d'où l'eau ſort par-tout où l'on fait un trou. L'eau en montant enlève quantité de ſable & en fort peu de tems forme un entonnoir qu'il eſt fort dangereux, à ce qu'on prétend, d'approcher de trop près : les habitans m'aſſurèrent qu'il y avoit péri quantité de chameaux. Ces eaux ſont d'une qualité chaude, ſalines & entremêlées de ſoufre, & l'on peut conjecturer raiſonnablement qu'elles prennent leur ſource dans les montagnes voiſines. Il ſe trouve des endroits où l'eau eſt environnée de murs, afin de la

réſerver pour le bétail; ces terreins ſont ordinairement entourés de trois ou quatre palmiers. En continuant notre route par les déſerts ſablonneux de l'Arabie Pétrée, nous apperçumes un jour pluſieurs hommes qui accouroient vers nous; nous les primes pour des voleurs, & ils nous confirmèrent bientôt dans notre opinion, car ils ſe retirèrent bruſquement auſſitôt qu'ils virent que nous préparions nos armes & que nous nous mettions en état de défenſe.

Le lendemain de cette rencontre nous entrâmes dans la vallée de Corondel, au bout de laquelle eſt une montagne qui borde la mer. On voit ſur le penchant de cette

montagne une grotte dans laquelle on entre des deux côtés. L'un des deux conduit par un paſſage long & étroit à une ſource d'eau chaude, dont la vapeur cauſe une tranſpiration abondante, éteint toutes les lumières, & qui ſuffoqueroit ceux qui s'avanceroient trop loin dans ſon tourbillon. L'eau coule ſur un rocher & un banc de ſable, & va ſe perdre dans la mer qui en eſt éloignée d'environ un quart de mille. Elle échauffe conſidérablement les pierres par-deſſus leſquelles elle coule & laiſſe après elle une incruſtation de ſel & de ſoufre. L'odeur de cette eau affadit le cœur, occaſionne des nauſées, & il ſeroit très-dangereux d'en prendre inté-

rieurement. Cependant ces mêmes eaux paſſent pour très-ſalutaires, lorſqu'elles ſont priſes en bain. Elles ſont bonnes contre les maladies des nerfs & de la peau, la ſtérilité des femmes & la débilité dans les hommes: mais il faut que le malade pendant l'eſpace de quarante jours que dure le traitement, ſe réduiſe à ne vivre que d'huile, de miel, de pain ſans ſel, & d'eau dans laquelle on a fait infuſer des dattes.

Le pays que l'on nomme Arabie Pétrée eſt compoſé de montagnes ſtériles, entrecoupées par des vallées étroites & des plaines de ſable. Ses habitans naturels ſont des Arabes errans qui vivent ſous des tentes

& ne demeurent dans un même endroit qu'autant de tems que durent leur eau, leur aliment pour le feu & le fourrage pour leurs chameaux ; enſuite ils décampent & vont ſe placer ailleurs. Mais je me réſerve de vous inſtruire plus au long des mœurs de ce peuple qui a conſervé ſa précieuſe ſimplicité au milieu des révolutions & des guerres continuelles qui ont déſolé l'Arabie.

Après quelques jours de marche nous arrivâmes à la vallée de Tor, où eſt un petit village qui porte le même nom, habité par des Arabes & par environ vingt familles Grecques dont quelques-unes réſident dans un château ruiné,

voiſin du village. Cette vallée nourrit auſſi une ſecte de Mahométans qui conſervent un reſpect particulier pour la mémoire d'Abraham & de Salomon, & qui prononcent dans leurs prières le nom du dernier, conjointement avec celui de Mahomet. On trouve dans les environs de cette vallée pluſieurs ſources d'eau chaude, fortement impregnées de ſel. Les plus grandes curioſités de ce lieu ſont des coquillages de la mer Rouge, qui diffèrent de toutes les productions marines, le corail rouge en tuyau & quelques plantes fongueuſes de mer.

Nous touchâmes enfin la terre ſacrée du mont Sinaï, où l'on voit

un couvent dédié à la célèbre ſainte Catherine, & ſitué au pied de la montagne. On n'entre dans ce couvent qu'à l'aide d'une machine qui vous guinde à une fenêtre élevée à trente pieds de terre. C'eſt la porte d'entrée & de ſortie. Ce couvent s'honore de poſſéder le corps de la ſainte auquel il eſt dédié; il eſt deſſervi par des moines de la religion Grecque.

Le mont Sinaï a deux ſommets. Les Arabes le nomment *Jebel-Moſes*, c'eſt-à-dire, la montagne de Moïſe, parce que beaucoup de choſes remarquables y ſont arrivées à ce prophète. Ce fut-là que Dieu lui apparut dans un buiſſon ardent; & les pères du couvent montrent

un buiſſon de genêt qui, diſent-ils, eſt de la même eſpèce. C'eſt encore là que Moïſe garda le troupeau de Jethro, ſon beau-père; & à quelque diſtance plus loin il frappa le rocher d'où l'eau jaillit au même inſtant. Ce rocher eſt un granit rouge d'environ quinze pieds de longueur, dix de largeur & douze de hauteur. L'ouverture ne paroît pas avoir été fabriquée avec aucun outil; elle a quelque choſe d'aſſez ſemblable à la gueule d'un lion. Les Arabes fourent dans cette ouverture certaines herbes médicinales qu'ils donnent enſuite à leurs chameaux quand ils ſont malades; mais ils penſent que l'expulſion du mal dépend beaucoup auſſi de

la manière d'appliquer le remède. J'ai visité près de là le mont sainte Catherine, où chacun sait que le corps de cette sainte, après qu'elle eut souffert le martyre sous le tyran Maxence, fut porté par les anges & gardé par cette milice céleste, jusqu'à ce que le couvent, où il est maintenant déposé, fût fini. Cette montagne est la plus élevée de toutes celles du voisinage. Elle est beaucoup plus haute que le mont Sinaï, & il est étonnant que le Dieu des Juifs ne l'ait pas choisie pour le lieu de la conférence à jamais mémorable qu'il eut avec son serviteur. Il a voulu, sans doute, lui épargner une partie d'un chemin aussi rude & aussi escarpé. Le sol

de cette montagne eſt une ſorte de marbre tacheté dans lequel on admire de fort belles repréſentations d'arbres & d'autres végétables. Le couvent du mont Sinaï eut pour fondatrice l'Impératrice Hélène; c'eſt un bâtiment irrégulier mal deſſiné, mal bâti, mais muni de boulangeries, de moulins, de magaſins, enfin de tous les lieux néceſſaires à une communauté ſi ſequeſtrée. Tout proche de l'extrêmité orientale de l'égliſe dans laquelle on conſerve les rèliques de la ſainte, eſt la chapelle du buiſſon ardent que les moines aſſurent avoir exiſté dans le même endroit où l'on voit aujourd'hui une pièce de marbre blanc dont les chrétiens n'approchent qu'avec

la

la plus grande dévotion. Ils baiſent reſpectueuſement ce marbre, & n'entrent jamais avec leurs ſouliers dans la chapelle. Quelques petites chapelles attirent auſſi ſur ce mont la vénération des fidèles, ainſi que deux puits, dont l'un ſe nomme le puits de Moïſe & l'autre le puits du ſaint Buiſſon. Saint Athanaſe a été un des religieux de ce monaſtère, ainſi que le moine Sergius, qui, dit-on, aida Mahomet à compoſer le coran & à digérer le ſyſtême de la religion Mahométane. Les moines de ce couvent ne ſont ſoumis à aucune autre juriſdiction qu'à celle d'un évêque, élu parmi eux, & confirmé par le patriarche de Jéruſalem. En ſon abſence les

affaires temporelles & ſpirituelles ſont gouvernées par un vice-gérent, qui toutefois ne fait rien d'important, ſans la ſanction d'un conſeil compoſé de ſept ou huit des membres les plus conſidérables de la communauté. La règle de ce couvent eſt très-auſtère, & ſcrupuleuſement obſervée par ces cénobites. Quelques-uns prétendent que Mahomet naquit dans ce monaſtère; d'autres diſent qu'il y fut ſimplement domeſtique. Quoi qu'il en ſoit, il paſſe pour conſtant que les moines le reçurent à bras ouverts, lorſqu'il alla demeurer avec eux quelque tems, & qu'en conſidération de leur hoſpitalité, il eur accorda beaucoup de privileges.

L'égliſe, qui contient les reliques ſacrées de ſainte Catherine eſt appelée la grande égliſe de la Tranſfiguration. On voit ſur les arcades du maître-autel les tableaux de Juſtinien & de l'Impératrice Théodore ſa femme, très-bien exécutés en Moſaique. Les poutres qui traverſent le plafond ſont de bois de cyprès fort anciennes & recouvertes de plomb. Elles portent différentes inſcriptions compoſées en l'honneur de ce couple illuſtre. Les Turcs ont détruit le pavé en fouillant par-tout dans l'eſpérance de trouver des tréſors, mais il a été magnifiquement réparé dans le dernier ſiècle. Je n'oublierai point l'éloge de ces bons pères qui accueillent

avec cordialité tous les étrangers & s'empreſſent de leur montrer ce qu'il y a de plus curieux dans leur monaſtère. Auſſi en ai-je viſité avec ſoin toutes les chapelles, les offices & la bibliothèque dans laquelle ſont dépoſés quelques-uns des premiers livres Grecs qui aient été imprimés & un petit nombre de manuſcrits; du reſte cette bibliothèque n'eſt précieuſe ni par la quantité ni par la qualité des volumes qui y ſont renfermés.

Je pris enfin congé des religieux & ayant été redeſcendu par la même fenêtre, je m'empreſſai de rejoindre mes compagnons de voyage, afin de ſatisfaire ma curioſité par de nouvelles recherches.

LETTRE CCXXIII.

De Suez.

IL me reſtoit, Madame, un autre vœu à remplir dans ce voyage. Je deſirois reconnoître le rivage où les enfans d'Iſraël, fuyant la colère de Pharaon, tentèrent le paſſage de la mer Rouge. Mais comme il s'eſt écoulé quelques milliers d'années depuis ce grand événement, avant qu'on ſe ſoit aviſé de faire des recherches exactes ſur les lieux où il s'eſt paſſé, on auroit maintenant de la peine à en deſigner l'endroit avec certitude. Le rivage de la mer a changé ici comme par-tout ailleurs. On

rencontre ſur toute la côte d'Arabie des indices de la retraite des eaux. Par-tout on y trouve des pétrifications & des amas de coquillages. S'il en falloit croire d'ailleurs les relations des Arabes, Iſraël auroit paſſé la mer Rouge toujours à l'endroit précis où on leur en fait la queſtion. En effet, au puits de Moïſe je m'informai du lieu où s'étoit opéré ce paſſage, on me répondit que les Iſraëlites avoient paſſé la mer exactement dans cet endroit. La même réponſe me fut faite à Corondel. Enfin tous les Arabes des côtes reclament cet événement miraculeux en faveur du lieu qu'ils habitent.

Les incrédules, dégoûtés de

prodiges, diront que ſi tous les effets de la marée dans la mer du nord ſont les mêmes à l'extrêmité du golfe d'Arabie, il eſt vraiſemblable que Moïſe & les principaux des Iſraëlites, inſtruits du tems de la marée, auront donné à cette circonſtance naturelle tous les honneurs d'un miracle opéré en faveur du peuple choiſi de Dieu.

Ces perſonnes qui n'aiment point le merveilleux appuieront encore leur ſyſtême d'incrédulité ſur ce que divers auteurs anciens, entre leſquels on peut compter Hérodote, ont remarqué qu'il y a flux & reflux ſur les bords du golfe Arabique; & les obſervations des auteurs modernes ont prouvé la vérité de ces

remarques. Auſſi, quoique grand partiſan des miracles, je ſuis forcé de convenir qu'il eſt très-vraiſemblable que les Iſraëlites ont profité de la marée, & que Moïſe a fait dans cette conjoncture quelqu'uſage de ſes connoiſſances naturelles.

Les Européens ont coutume de donner au golfe d'Arabie le nom de mer Rouge, cependant elle n'eſt pas plus rouge que les autres mers. Si l'on trouve au fond du golfe une herbe rougeâtre, elle ne domine pas aſſez pour qu'il en ait reçu le nom de mer Rouge. Il n'eſt pas plus vraiſemblable d'attribuer cette dénomination à quelques petits bancs de ſable ou de corail de cette couleur qui s'y rencontrent,

ou à quelques montagnes voiſines qui de loin paroiſſent rougeâtres. D'autres ont cru que les Grecs ont donné à ce golfe le nom de mer Erythrée d'après le Roi Erythrus. Mais c'eſt ainſi qu'on nommoit autrefois le golfe Perſique. Je trouve mieux fondée l'opinion de ceux qui ſuppoſent que ce golfe a été nommé d'après le royaume d'Edom, mer Iduméenne, delà mer Rouge, parce que le royaume d'Edom mot qui ſignifie rouge, confine à la partie la plus ſeptentrionale de ce golfe.

Il m'a été impoſſible de reconnoître le torrent d'Egypte dont l'écriture ſainte fait mention. Il paroît qu'il couloit entre l'extrémité du golfe d'Arabie & la Mé-

diterranée. Au ſurplus il faudroit demeurer long-tems en Arabie pour avoir des connoiſſances ſur tous les monumens antiques de ce pays. Lorſqu'on entend dans les montagnes de l'Yemen & dans le pays d'Hadramant nommer tant de villes dont les Arabes eux-mêmes ignorent l'origine, on eſt ſurpris de la reſſemblance qui ſe trouve entre leurs noms & ceux des cités dont Moïſe nous donne une liſte dans la Genèſe. Un ſavant trouveroit ici matière à compoſer des éclairciſſemens hiſtoriques, juſqu'à preſent ignorés en Europe, ſur un grand nombre de villes conſidérables. Il feroit des conjectures heureuſes & très-bien fondées tou-

chant la ſituation de pluſieurs anciennes cités dont il eſt fait mention dans le Pentateuque, dans les écrits des prophètes, dans Pline le naturaliſte & dans les hiſtoriens & les géographes de l'antiquité grecque & latine. Ses peines ſeroient compenſées par le plaiſir de trouver en tous lieux & à chaque inſtant des veſtiges de l'antiquité, dont l'explication néceſſiteroit des commentaires érudits & volumineux. Mais moi,

Qui ſais des long écrits les diſgraces tragiques,

je me garderai bien d'entreprendre un ouvrage au-deſſus de mes forces. D'ailleurs d'autres pays m'appellent, & je vais me hâter de les parcourir

LETTRE CCXXIV.

De Suez.

AVANT de quitter l'Arabie, Madame, je veux vous faire connoître les mœurs des Bedouins, c'eſt-à-dire des véritables Arabes. En effet, les habitans des villes Arabes, ſurtout de celles qui ſont ſituées ſur les côtes de la mer ou ſur la frontière, ont à cauſe de leur commerce, tellement été mêlés avec les étrangers, qu'ils ont perdu beaucoup de leurs mœurs & de leurs coutumes anciennes. Mais les Bedouins qui ont toujours fait plus de cas de leur liberté que de l'aiſance & des richeſſes, vivent en tribus

tribus ſéparées ſous des tentes & gardent encore la même forme de gouvernement, les mêmes mœurs & les mêmes uſages qu'avoient leurs ancêtres dès les tems les plus reculés. Ils appellent en général leurs nobles, *Schechs* ou *Scach*. Un *Schech* gouverne ſa famille & tous les domeſtiques. Lorſqu'ils ſont trop foibles pour ſe défendre contre leurs voiſins, ils s'uniſſent avec d'autres & choiſiſſent un d'entr'eux pour leur grand chef. Pluſieurs de ces grands chefs choiſiſſent à leur tour, de l'aveu des petits, un Schech plus puiſſant encore, & alors la famille de ce dernier donne ſon nom à toute la tribu. L'on peut dire qu'ils naiſſent tous ſoldats &

qu'ils ſont tous pâtres. Les Schechs des grandes tribus ont beaucoup de chameaux, ſoit pour les employer dans leurs guerres, ſoit pour tranſporter des marchandiſes d'une ville à l'autre, ſoit enfin pour faire trafic de ces animaux mêmes. Les petites tribus qui ſont comme dépendantes des autres, élèvent des troupeaux de brebis. Les Schechs vivent ſous des tentes, ils laiſſent le ſoin de l'agriculture & des autres travaux pénibles à leurs ſujets qui logent dans de miſérables huttes. Ces Arabes, accoutumés à vivre en plein air, ont l'odorat ſi ſubtil, qu'ils retrouveront facilement un chameau égaré à une très-grande diſtance, & au milieu de pluſieurs

troupeaux de ces animaux. Les villes leur plaiſent ſi peu qu'ils ne comprennent pas comment des gens qui ſe piquent d'aimer la propreté, ſe décident à vivre au milieu d'un air ſi impur. Ils peuvent, dit-on, vivre cinq jours ſans boire; & on m'a aſſuré que la plûpart d'entr'eux en examinant le terrein & les plantes qui y croiſſent, ſavoient déterminer la profondeur à laquelle on doit creuſer pour trouver de l'eau; en un mot, ils ſont très-propres à la vie errante qu'ils mènent dans le déſert.

Parmi ces peuples l'autorité reſte dans la famille du grand ou petit *Schech* qui règne, ſans qu'ils ſoient aſſujettis à en choiſir l'aîné. Ils

éliſent le plus capable des fils ou des parens pour ſuccéder au gouvernement. Chacun des petits *Schèchs* porte la parole pour ſa famille & il en eſt le chef & le conducteur. Ainſi le grand *Schech* eſt obligé de les regarder plutôt comme ſes alliés que comme ſes ſujets ; car ſi ſon gouvernement leur déplaît & qu'ils ne puiſſent pas le dépoſer, ils conduiſent leurs beſtiaux dans les poſſeſſions d'une autre tribu, qui d'ordinaire eſt charmée d'en fortifier ſon parti. Voilà pourquoi l'on a oublié juſques au nom de quelques grandes tribus, pendant que de petites, jadis inconnues, ſe ſont rendues célèbres. Jamais ces Arabes errans n'ont pu être entiè-

rement ſubjugués par des étrangers, & l'on pourroit aſſurer qu'ils ne le ſeront jamais; au lieu que pluſieurs villes ſeptentrionales & orientales de l'Arabie ont été conquiſes par d'autres nations, & les plus riches places de la province d'Yemen occupées par les Perſans, les Abyſſins, les Ajubites & les Turcs.

Les tribus Arabes qui n'ont pas voulu habiter les villes & les villages, ni s'arrêter près des grandes places, malgré la certitude d'y vendre plus avantageuſement leur lait & leur beurre, ont entièrement conſervé leur indépendance. Mais preſque tous les autres Arabes ſont en apparence ſoumis au Sultan,

qui en retire quelques redevances par l'entremiſe de ſes Pachas. Cependant le Sultan ne ſauroit jamais donner un gouverneur Turc aux tribus Arabes; car comme chaque famille particulière peut abandonner ſa tribu quand elle n'eſt pas contente du Schech régnant, toute la tribu ſe retireroit bientôt au fond du déſert, ſi l'on vouloit la forcer à dépendre d'un gouverneur Turc. Les Pachas ſe bornent donc à ſemer la déſunion dans la famille régnante & à ſoutenir tantôt l'un tantôt l'autre dans le gouvernement de ſa tribu. C'eſt de cette façon que le Shérif régnant de la Mecque s'arroge le droit de commander à quelques tribus, parce qu'il ne né-

glige aucune occaſion d'affoiblir les grandes tribus voiſines, & qu'il a ſoin d'exciter les petits ſeigneurs contre les grands, ou d'élever des guerres inteſtines entre les tribus. En effet, les tribus Arabes ſe font ſouvent la guerre, mais ces guerres ne ſont ni longues ni ſanglantes; & lorſqu'une tribu eſt attaquée par des ennemis étrangers, c'eſt-à-dire, par les Pachas Turcs, elles ſe réuniſſent toutes pour l'intérêt commun. Chaque ſeigneur croit être parfaitement ſouverain dans ſon diſtrict, parce que ſes ancêtres y ont règné pendant quelques ſiècles: en conſéquence il ſe croit tout auſſi fondé à exiger des paſſans des préſens, des péages & des droits

de douane, que les autres peuples qui lèvent des impoſitions ſur les voyageurs & ſur leurs marchandiſes.

Les ſultans de Conſtantinople ſe ſont même engagés à payer annuellement à chaque tribu Arabe qui borde ou occupe le chemin de la Mecque, une certaine ſomme d'argent & un certain nombre d'habits, pour qu'elle ne détruiſe pas les puits qui ſont ſur le paſſage & afin qu'elle eſcorte les pélerins, au travers de ſon pays. Malgré cette eſpèce de traité, les Turcs qui conduiſent les caravannes ſont trop fiers pour traiter les chefs des tribus Arabes comme des ſouverains; ils les regardent au contraire com-

me des rebelles & des voleurs, qui n'ont aucun droit de demander des péages ou des préſens aux voyageurs qui vont viſiter les lieux ſaints ; auſſi envoyent-ils annuellement des armées pour couvrir les caravannes qui vont à la Mecque, & dont les pélerins auſſi bien que les marchands ſont communément armés. De leur côté les Arabes ſur-tout en temps de guerre, & pour ſoutenir leurs prétentions, oppoſent une armée à ces armées Turques ; & l'on auroit tort de regarder comme des bandes de voleurs, des troupes qui ont à leur tête ces grands Schechs, puiſqu'ils ſont inconteſtablement ſeigneurs du déſert & ont le droit de s'op-

poſer à ceux qui veulent s'ouvrir par force un paſſage ſur leurs terres.

Les caravannes ne ſont pas à beaucoup près auſſi nombreuſes & auſſi multipliées qu'elles l'étoient jadis en Arabie. Lorſque les Egyptiens n'oſoient pas aller aux Indes, ni les Indiens en Egypte, l'Arabie heureuſe étoit l'entrepôt de ces deux pays. On naviguoit bien dès-lors ſur le golfe d'Arabie, mais comme cette navigation a toujours été réputée très-périlleuſe, la plupart des marchandiſes ſe tranſportoient au travers de toute l'Arabie par caravannes; ce commerce enrichiſſoit non-ſeulement les ports où les productions des Indes arri-

voient, mais encore les villes du pays & même les Arabes errans qui fourniſſoient la plus grande partie des chameaux pour le tranſport. Maintenant les Arabes ne tranſportent pas même toutes leurs productions ſur leurs propres navires; ils ont ſur-tout perdu beaucoup depuis que les Européens ayant trouvé un chemin autour de l'Afrique, non-ſeulement ſe fourniſſent eux-mêmes de marchandiſes des Indes & de la Chine, mais qu'ils en pourvoient en partie les Egyptiens & les Turcs. Voilà, ſans doute, une des raiſons pour leſquelles l'Arabie n'eſt plus ſi célèbre qu'elle l'étoit autrefois. On peut encore attribuer ſa décadence à

l'introduction de la religion Mahométane; il ſuffit pour s'en convaincre de comparer les Arabes actuels aux Arabes anciens ; on verra quel changement s'eſt opéré chez ce peuple jadis ſi renommé, depuis que Mahomet a courbé les habitans de l'Arabie ſous le joug de l'iſlamiſme.

LETTRE CCXXV.

De Suez.

LES anciens Arabes étoient, Madame, auſſi différens entr'eux que l'avoit été à leur égard la diſtribution des faveurs de la nature. Tandis que les uns nés dans une terre ſtérile, au fond des déſerts & ſur des ſables brûlans, s'abandonnoient au brigandage, les autres nés ſous un ciel riant & dans une contrée féconde, cultivoient le commerce, les lettres & les arts. Quelques notions de l'aſtronomie, de la médecine & de la juriſprudence étoient l'objet de leurs études & le fruit de leurs travaux. Ils s'a-

donnoient ſur-tout à la poéſie pour laquelle il y avoit chaque année un concours ſolemnel où le vainqueur étoit couronné au bruit des acclamations publiques. Ils furent d'ailleurs bons guerriers & diſtingués par pluſieurs vertus. En un mot, les trois objets dont ils tiroient leur gloire étoient leur langue, leur ſabre & l'hoſpitalité.

Le négoce, ſur-tout, y étoit cultivé. On venoit de tous les pays du monde chercher dans la partie méridionale de l'Arabie les richeſſes qu'elle produiſoit avec tant d'abondance. Les Sabéens qui l'habitoient ne furent pas les ſeuls qui s'adonnèrent au trafic. Il étoit exercé par pluſieurs tribus placées dans

l'Arabie déſerte, par celle des Coréishites entr'autres ; & pluſieurs peuples de cette vaſte contrée s'y livrèrent avec ſuccès. Elle étoit d'ailleurs le centre & l'entrepôt général du commerce des nations.

Le gouvernement étoit ſemblable alors parmi tous les Arabes ſoit qu'ils habitaſſent les villes ou les déſerts. Les uns & les autres le confioient à un chef pris dans la famille la plus diſtinguée & qui devenoit à-la-fois le général des armées & le juge ſuprême. Ses déciſions pourtant ne devoient être que celles de la loi, & la puiſſance dont on le revêtoit étoit plutôt une puiſſance exécutrice qu'une puiſſance légiſlative. Sa perſonne même

n'étoit pas *inviolable & ſacrée*, car s'il abuſoit de ſon pouvoir, il étoit lui-même jugé & puni par l'aſſemblée du peuple.

Un gouvernement auſſi ſage devoit être uni à une meilleure religion ; mais la plus grande partie des Arabes étoient alors en proie à l'idolâtrie. Ils adoroient le ſoleil, la lune, les aſtres & même des arbres & des ſerpens. Leur vénération étoit profonde pour les objets de leur culte. Jamais ils n'alloient en pélérinage ſans traîner avec eux ſur des chars les ſimulacres & les images de leurs divinités. Le ſoleil recevoit leurs ſacrifices ſur les montagnes, la lune dans les antres & les vallons. Un coq

& un veau noir étoient les victimes ordinaires ; mais le ſang humain ruiſſela quelquefois autour de leurs autels, & cet uſage féroce ſe retrouve parmi eux long-tems après Jeſus-Chriſt.

Leurs divinités principales furent long-tems Bacchus & Uranie ou Vénus céleſte. Cependant quelques écrivains ont prétendu que l'Arabie entière ne ſe dégradoit pas juſqu'à ce culte inſenſé. Les tribus les plus ſages & les plus diſtinguées connoiſſoient, ſelon eux, l'exiſtence de l'Etre-Suprême & ſe faiſoient un devoir de lui rendre hommage. Elles croyoient à la réſurrection des morts & au jugement dernier. Par une ſuite de cette croyance

religieuſe, ajoute-t-on, ils lioient un chameau à la pierre ſous laquelle repoſoit le parent ou l'ami qu'ils avoient perdu, & refuſoient à cet animal toute eſpèce de nourriture: on le faiſoit périr ainſi pieuſement pour épargner au défunt la fatigue & la honte d'aller à pied lors de la réſurrection générale.

Au reſte les Arabes ne joignirent pas à l'erreur une intolérance fanatique. On ſouffroit toutes les religions dans leur patrie. Les Juifs y étoient en grand nombre depuis que la ſévérité de Titus & d'Adrien les avoit forcés à chercher un azile contre la fureur des Romains. Pluſieurs ſectaires perſécutés s'y rendoient en foule & abandonnoient

avec joie leur patrie où la diſcorde déshonoroit un culte ami de la paix.

Les efforts de pluſieurs peuples célèbres ſe brisèrent long-tems contre la vaillance & la liberté de l'Arabie. Les Lacédémoniens voulurent la ſoumettre, mais en vain. Un des ſucceſſeurs d'Alexandre ne fut pas plus heureux, & cette région n'avoit pas été compriſe dans la monarchie immenſe que réunit Darius après la mort de Cyrus & de Cambyſe. Pluſieurs ſiècles après, Lucullus tenta d'étendre juſqu'à eux la domination Romaine ; ſes exploits ſe bornèrent à ſoumettre quelques tribus. Craſſus n'eut pas même ce léger ſuccès. Ælius Gallus,

envoyé par Auguſte, échoua totalement dans cette entrepriſe ; enfin l'Arabie long-tems échapée au joug des ſouverains étrangers, à celui même des maîtres du monde, devint en partie ſous Trajan une province Romaine, & l'Arabie pétrée le reconnut preſque entièrement pour ſouverain.

Beaucoup plus récemment l'Arabie heureuſe qui long-tems auſſi n'eut pour ſouverains que des Arabes, avoit été ſoumiſe aux Ethiopiens par un de ces ſouverains nationaux. Abraha qui gouvernoit l'Yemen au nom du Roi d'Ethiopie ayant enſuite élevé dans les murs de Sana ſa capitale un temple magnifique, voulut forcer ſes ſujets

par une loi à renoncer à la Mecque pour le lieu de leur pélérinage & à choiſir en ſa place le temple qu'il venoit de faire conſtruire. Un Arabe de la tribu de Kenan, répondit à cette loi par une profanation. La guerre s'alluma, une armée nombreuſe marcha vers la Mecque. Abraha qui la commandoit & quelques-uns de ſes principaux officiers étoient montés ſur des éléphans; & cette guerre tira ſon nom de ces animaux. La victoire ne ſeconda pas l'orgueilleuſe fureur du Roi d'Ethiopie. Mahomet rapporte dans le coran les prétendus prodiges par leſquels furent ſuſpendus les coups de ce terrible ennemi. « Ignores-tu, » dit-il, comment Dieu châtia les

» conducteurs des éléphans ? Ne
» tourna-t-il pas leur perfidie à leur
» ruine ? Il envoya des troupes
» d'oiſeaux voltigeans ſur leurs têtes.
» Ils lançoient ſur eux des pierres
» gravées par la vengeance céleſte.
» Les perfides furent réduits comme
» la feuille de la moiſſon coupée ».

Cette guerre religieuſe eſt célèbre dans les faſtes de l'Arabie, tant à cauſe du ſéjour révéré qu'on vouloit y détruire, que parce qu'elle ſert d'époque à la naiſſance de Mahomet. Il avoit deux mois quand on attaqua ce temple & cette ville qu'il devoit attaquer un jour avec plus de ſuccès & rendre, après bien des combats, le ſanctuaire de la religion Muſulmane.

Depuis la conquête de l'Arabie par Mahomet, cette contrée a preſque toujours été gouvernée par pluſieurs princes Mahométans. Mais la nobleſſe Arabe & la plus grande partie des montagnards ſe ſont toujours conſervés indépendans. Les Turcs conquirent le royaume d'Yemen dans le ſeizième ſiècle. Mais cette conquête ne fut jamais paiſible. Le Pacha de Kaira étoit obligé d'envoyer chaque année à celui d'Yemen des gens de guerre, parce que les Arabes tuoient beaucoup de Turcs, & que ceux-ci ne pouvoient ſoumettre les Arabes retirés dans leurs montagnes. Le Sultan Selim reprit l'Arabie heureuſe en 1568. Il y envoya Sinan Pacha,

capitaine illuſtre par ſon habileté, par ſa valeur & par des établiſſemens charitables. Ce Pacha après une longue guerre & de fréquentes batailles rendit le pays ſous l'obéiſſance de ſon maître.

Dans cet heureux climat les Pachas éloignés de Conſtantinople jouiſſoient de gros revenus ; c'eſt pourquoi ils cherchoient à ſe faire une réputation & à gagner la faveur du peuple par des monumens utiles & magnifiques. On voit encore dans quelques villes de riches moſquées & de ſuperbes tombeaux élevés par leurs ſoins. Ils firent auſſi conſtruire pour la commodité des voyageurs de très-beaux caravanſerais, des chemins pavés dans

les

les montagnes eſcarpées, & des réſervoirs dans leſquels les paſſans trouvoient de l'eau, élément bien rare dans pluſieurs cantons de l'Arabie. Malgré tous ces ſoins le joug des Turcs déplaiſoit aux Arabes. Les Yemenois ayant appris à manier les armes commencèrent à inquiéter de plus en plus leurs vainqueurs & à ne plus les regarder comme invincibles. Seiid Khaſſem, un des deſcendans de Mahomet, allié à l'ancienne famille des Imans, contribua ſur-tout à l'expulſion des Pachas. Cet Arabe illuſtre gagna l'amitié d'autres Arabes indépendans, & avec leur ſecours il attaqua les Turcs & les chaſſa de ville en ville à-peu-près en 1630. Le règne

de Seiid Khaſſem ne dura que neuf ans. Ce prince fit ſa réſidence à Schahara. Les Arabes d'Yemen l'appellent *Khaſſem Ekbir*, c'eſt-à-dire, le Grand ; & il eſt le chef de la famille qui règne aujourd'hui à Sana.

Khaſſem le Grand eut dans ſes deux fils Iſmaël & Haſſan deux héritiers de ſes vertus. Le premier gouverna après la mort de ſon père ; mais tous deux travaillèrent de concert à délivrer leur patrie, & ils réuſſirent d'autant mieux que les Sultans de Conſtantinople commençoient à ſe dégoûter de cette province éloignée. En effet, comme les troupes Ottomanes étoient obligées de faire une ſi longue route,

de paſſer ſur les terres de tant de princes Arabes indépendans, ou de s'embarquer pour traverſer le golfe dans toute ſa longueur, les frais pour conquérir & pour garder ce pays en excédoient les revenus. Les Arabes ont mis Iſmaël dans leur calendrier. Ils citent encore aujourd'hui que ce prince ſe contenta d'une femme, qu'il n'eut qu'une eſclave chargée des occupations domeſtiques, & qu'il ne rougiſſoit pas de faire & de vendre pour ſa propre dépenſe, de ces petits bonnets que portent les Arabes, afin de ne pas toucher aux revenus publics. J'ai bien entendu dire que quelques princes en Europe s'étoient livrés par goût à des

occupations mécaniques, mais ils n'étoient pas ſans doute preſſés de ce ſcrupule abſurde qui ne peut entrer que dans la tête d'un Arabe. En effet, ces princes étoient bien éloignés de cette parcimonie ridicule. Leur maxime étoit :

Le bien le mieux acquis eſt celui qu'on nous donne.

Pour revenir à Iſmaël, ce prince joignoit à ce déſintéreſſement biſarre un amour ardent pour ſa patrie; auſſi trouva-t-il dans ſes compatriotes tous les ſecours néceſſaires pour reconquérir l'indépendance dont les Turcs avoient privé ſon pays.

Les deſcendans d'Iſmaël occu-

pent encore à preſent le trône d'Yemen. Ils ont fait pluſieurs tentatives pour ſe rendre maîtres abſolus dans leur patrie, & ils ſont parvenus à l'aſſervir en partie, car les Arabes ont beaucoup dégénéré de leur valeur première. Cette contrée ſi célèbre a vu s'éteindre inſenſiblement le flambeau des arts depuis l'introduction de l'iſlamiſme, qui les proſcrit preſque tous. Cette fatalité & d'autres circonſtances dont je vous ai déjà parlé ont amené ſucceſſivement la ruine du commerce ; de façon que l'Arabie, quoique riche de ſon propre ſol, n'offre preſque plus aujourd'hui ni agrément ni fortune au voyageur & au négociant, ni obſervations

intéreſſantes au philoſophe éclairé.

Cependant pluſieurs cités de l'Arabie ont conſervé quelques veſtiges de leur grandeur antique : on diſtingue parmi elles Sana, ville ancienne & renommée, ſituée ſur la pente d'un terrain élevé, & dans un endroit agréable. La ville eſt traverſée par une petite rivière que l'on voit quelquefois à ſec. A une petite diſtance vers l'oueſt il s'en trouve une plus conſidérable dont les bords ſont couverts de vergers, de maiſons de campagne & de villages. Du côté de l'eſt, tout près de la muraille, Sana eſt défendue par une citadelle batie ſur la fameuſe colline de Gamdam. Son enceinte n'eſt pas conſidérable.

On peut commodément faire le tour de la ville & de la citadelle en cinq quarts d'heure. Au-deſſus des trois portes principales ſont quelques canons que l'on tire les jours de fête, & il s'en trouve encore quelques-uns ſur une batterie de la citadelle qui ſont hors d'état de ſervir; car l'artillerie des Arabes eſt généralement en très-mauvais état. Les Arabes ne font pas uſage de canons de campagne, & ils employent en qualité de canonniers pour ſervir le peu qu'ils en ont dans les citadelles, des Turcs vagabonds ou des renegats Indiens & Européens, dont la plûpart n'ont jamais tiré le canon. D'ailleurs le ſouverain d'Yemen n'a pas beſoin

d'entretenir des vaiſſeaux de guerre, puiſqu'il n'a rien à craindre du côté de la mer. Car ſur le golfe d'Arabie on n'entend point parler de corſaires.

Sana eſt la capitale de tout l'Yemen & la réſidence du prince. C'eſt ſans doute à raiſon de ces deux prérogatives que l'on voit dans ſes murs plus de bâtimens & de palais remarquables que dans les autres villes de cette contrée. Mais l'architecture des Arabes ne mérite pas d'être comparée avec celle des Grecs & des Italiens, ni d'être imitée par les autres peuples de l'Europe. Les moſquées, les tours, les bains publics, les caravanſerais ornent en grand nombre la ville

de Sana. On y chercheroit en vain des anciennes ruines, comme elle a toujours été fort habitée, le terrain y a toujours été assez rare. Cependant une montagne haute & escarpée, nommé Nikkum, située près de la citadelle, présente encore les débris d'une ancienne forteresse qui, suivant l'opinion des Arabes, a été bâtie par Sem fils de Noé.

Ainsi l'on pourroit réduire à peu de villes le dénombrement des cités les plus remarquables de l'Arabie. Sana seroit la plus riche en édifices, Moka la plus commerçante, Suez une des plus passagères, la Mecque & Médine les plus curieuses & les plus fréquentées. La patrie de Ma-

homet n'offre guère d'autres villes plus conſidérables. Les géographes citent encore Aden, Petra, Tor & Aſtah, quoique ces villes comparées à celles d'Europe en obtiendroient à peine le nom.

J'aurois pu, Madame, égayer ma narration en vous faiſant une longue nomenclature des villes & des villages dont les noms ont quelque analogie avec ceux qui ſont cités dans l'écriture; je réſerve toute mon érudition pour le voyage de la terre ſainte que je vais entreprendre; mais je me propoſe auparavant de vous conduire ſur les ruines de Palmyre.

LETTRE CCXXVI.

D'Alep.

LA Turquie Aſiatique, Madame, dans laquelle la Syrie eſt enclavée, eſt une des plus riches & des plus vaſtes contrées de l'univers. Elle eſt bornée à l'orient par la Perſe, au midi par l'Arabie; l'archipel ou la mer de la Grece & celle de Marmora la baignent à l'occident; elle eſt encore bornée au nord par la Perſe & la mer Noire.

Ses montagnes principales ſont le Taurus dont la chaîne court d'orient en occident, & qui prend le nom de Caucaſe dans la Mingrelie.

Ses fleuves principaux ſont le Tygre & l'Euphrate, l'un & l'autre ſi renommés dans l'hiſtoire ancienne.

Ses productions ſont tout-à-la-fois riches & variées; elles le ſeroient bien davantage ſi l'induſtrie des habitans ſecondoit les bienfaits de la nature; mais ils ſont bien différens de leurs ancêtres qui avoient fait de ce pays un des plus beaux & des plus fertiles pays de la terre.

Vous vous attendez, ſans doute, d'après cette indolence, à trouver dans preſque toute la Turquie Aſiatique des mœurs efféminées & corrompues; les arts & le commerce languiſſans, & dont on n'apperce-

vroit

voit même aucune trace, ſans les nations de l'Europe dont les divers établiſſemens portent le nom d'*Echelles du Levant.*

La Turquie Aſiatique eſt ſous la domination du grand Turc; elle eſt diviſée en ſept parties dont chacune a ſon gouverneur particulier appellé *Beglier-Beg*, c'eſt-à dire, prince des princes.

Ces ſept provinces ſont:

L'Anadoli ou la Natolie, dont la capitale eſt Khiutaye ou Kutaich, ſur le fleuve Sarabat & dont la ville la plus commerçante eſt celle de Smyrne avec un port très-fréquenté ſur l'archipel;

La Caramanie dont la capitale eſt Cogni ou Konich, ſitué près

d'un lac du même nom, & qui étoit autrefois la capitale de la Lycaonie;

L'Arménie ou Turcomanie dont la capitale eſt Erzerum ſur l'Euphrate;

La Géorgie qui nourrit les femmes & les hommes les plus grands & les plus beaux de la terre, & qui a pour capitale Cotatis, ville ſituée ſur le Phaſe;

L'Algézira, qui étoit la Méſopotamie des anciens, & dont la capitale nommée Diarbékir, eſt ſituée ſur le Tygre dans une plaine riche & fertile.

Enfin la ſeptième province de la Turquie Aſiatique eſt la Sourie ou Syrie. Alep ſa capitale eſt bâtie

ſur quatre collines; les Turcs aſſurent qu'elle fut long-tems honorée par le ſéjour du prophète Eliſée.

Quelques géographes comprennent ſous le nom de Syrie tout le pays qui s'étend depuis le Taurus juſqu'à l'Arabie pétrée; mais le plus grand nombre diviſent cette étendue en deux provinces qui ſont la Syrie proprement dite & la Paleſtine.

La Syrie appelée Chams par les Arabes s'étend du nord au ſud & préſente dans cette longueur de hautes chaînes de montagnes. C'eſt dans un grand intervalle entre ces chaînes qu'eſt le pays appelé par les anciens Cœlo-Syrie ou Syrie creuſe. En général ces montagnes

portent le nom de Liban & d'Anti-Liban.

Quoique la Syrie ſoit ſoumiſe au Grand-Seigneur, les montagnes en ſont habitées par un peuple que l'on appelle Druſes & qui obéiſſent à une eſpèce de ſouverain ſous le nom d'Emir. Cet Emir paie au Grand-Seigneur un impôt annuel qu'il lève ſur ſa nation. Il vit au milieu des montagnes avec ſon peuple qui ne doit qu'à cette poſition le bonheur d'échapper aux vexations des Turcs. La partie méridionale de ces montagnes porte le nom de Queſrouan.

La Syrie réunit également les productions des climats chauds & celles de ceux qui ſont froids. Le

blé, l'orge, le coton, le chêne, le pin & le ſycomore y croiſſent avec un égal ſuccès. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier & d'autres arbres de l'Europe y ſont auſſi communs que le jujubier, les figuiers, les bananiers, les orangers, les limoniers doux & aigres & les cannes à ſucre. On y voit auſſi les jardins ornés des productions communes aux deux climats.

L'induſtrie des habitans a fertiliſé le ſol des montagnes & en a fait un jardin agréable. Quantité de ſources bien ménagées arroſent les mûriers qui forment le principal revenu de ce territoire, & qui n'exigent des habitans qu'un travail aſſez léger pour aſſurer leur ſubſiſ-

tance. Après la ſoie, le vin eſt un objet principal du revenu de cette contrée qu'enrichiſſent auſſi ſes figues & ſes olives.

La Syrie eſt appelée en Hébreu Aram du nom du plus jeune des fils de Sem. Aram eſt donc ſon nom primitif; mais les ſavans ne ſont point d'accord ſur celui de Syrie. Quelques-uns le font dériver d'un certain Syrus enfant de la terre, fable qui pourroit fort bien avoir tiré ſon origine d'une ancienne tradition, encore accréditée dans le pays, qui veut qu'Adam ait été créé en Syrie; d'autres font deſcendre le nom de cette contrée de Syrus fils d'Agenor; mais l'opinion la plus probable eſt que Syrie

eſt une abréviation d'Aſſyrie, & que les anciens confondoient ordinairement ces deux contrées.

Quoi qu'il en ſoit, les anciens Syriens ou Aramites ne le cèdent peut-être à aucun peuple du monde en antiquité; ils ont été les premiers depuis le déluge qui aient habité la Syrie; mais la poſtérité d'Aram ne poſſéda pas ſeule ce pays. Leurs parens de la ligne de Canaan ſe trouvant trop reſſerrés dans les lieux où ils s'établirent d'abord, s'emparèrent d'une partie de leurs terres & en reſtèrent les maîtres juſqu'à ce que les uns & les autres ſe trouvèrent enveloppés dans la même captivité. Les anciens Syriens étoient donc deſcendus en

partie de Cam & en partie de Sem, & les uns & les autres établis preſque en même tems forment une des plus anciennes nations. Si vous voulez en croire une tradition reçue parmi ceux qui habitent préſentement cette contrée, aucun pays de la terre n'a été peuplé avant le leur.

Les Syriens furent anciennement gouvernés par des chefs de famille nommés rois, & il y avoit dans le pays un grand nombre de ces chefs Ils furent ſoumis à la même forme de gouvernement, juſqu'à ce que le royaume de Damas parvint à la monarchie univerſelle de tous les pays ſitués des deux côtés de l'Euphrate. Ce royaume éprouva

différentes révolutions & changea enfin avec la Syrie entière d'habitans & de maîtres. Cet événement ſignala le commencement de la puiſſance Aſſyrienne.

Les anciens habitans de la Syrie, ainſi que preſque tous les peuples de la terre, vénérèrent long-tems des idoles. Rimmon, qui ſignifie grenade, avoit à Damas un temple très-fréquenté. Cette idole fit place à une divinité moins fantaſtique. Benhadad un des grands princes que les Syriens aient eu, fut déifié par ſes ſujets & devint leur dieu favori. Pluſieurs des ſucceſſeurs de Benhadad & ſur-tout Hazaël, ſon fils, participèrent à l'honneur de l'apothéoſe; mais ces dieux & leurs

autels furent abolis par Tyglatpi-leſer qui conquit la Syrie & en tranſplanta les habitans.

Les principales villes de Syrie remontent donc à la plus haute antiquité ; mais aucune n'a laiſſé de plus beaux monumens de ſon ancienne ſplendeur que la ville de Palmyre. Ses ruines impoſantes attirent encore une foule de voyageurs, malgré les difficultés multipliées qui pourroient refroidir leur curioſité.

LETTRE CCXXVII.

D'Alep.

Vous jugez, Madame, que les dangers d'une route longue & pénible ne me détournèrent pas de mon projet. Heureuſement pour moi une caravane nombreuſe preſſée du même deſir vint diminuer mes inquiétudes.

Cette caravane eſcortée par des Arabes me rendit ſain & ſauf à Palmyre, diſtante d'Alep d'environ quarante-huit lieues.

Les reſtes magnifiques que l'on voit actuellement à Palmyre ſont trop ſuperbes & trop frappans, pour que le voyageur reſte long-

tems dans l'indifférence ſur l'état primitif de cette ville. Il veut ſavoir par qui elle fut fondée, comment ſon fondateur a pu choiſir pour la conſtruire un pays ſéparé du reſte du monde par un déſert inhabitable, enfin de quel côté ſes habitans tiroient les richeſſes néceſſaires pour la ſoutenir. Mais l'hiſtoire ne fournit à peine ſur Palmyre d'autres lumières que de ſimples conjectures. Le deſtin de cette ville eſt différent de celui de beaucoup d'autres; nous ne pouvons guère juger de ce qu'elle á été que par les magnifiques fragmens qui nous en reſtent; au lieu que l'hiſtoire nous inſtruit ſuffiſamment de l'importance de Troye, de Ba-

bylone, de Memphis & des revers de fortune que ces villes ont eſſuyés, ſans qu'il reſte une ſeule pierre qui en marque la ſituation.

Eſdras, Jean d'Antioche, Abus-Faraï prétendent que Palmyre fut bâtie par Salomon, ſur les lieux mêmes où ſon père tua le chef des Philiſtins, & en l'honneur de cette victoire mémorable. Le neuvième chapitre du premier livre des Rois & le huitième du ſecond livre des Chroniques diſent que Salomon bâtit une ville dans le déſert & la nomma Tedmor ; & Joſeph dans le premier livre de ſes Antiquités nous apprend que les Grecs & les Romains lui donnèrent quelque tems après le nom de

Palmyre, mais que cependant les Syriens lui conſervèrent toujours ſon premier nom.

Je ſuis bien loin d'admettre ou de réfuter l'antiquité de cette royale origine ; ce qui paroît ſurprenant, c'eſt que Palmyre n'ait commencé à jouer un rôle intéreſſant dans l'hiſtoire qu'à l'époque du règne de Galien. Sous ce règne honteux la gloire Romaine s'obſcurciſſoit tous les jours de plus en plus en Orient, lorſqu'Odenat qui régnoit ſur une partie de la Syrie, ſe joignant au parti de l'Empereur, raſſembla les foibles reſtes des Romains vaincus en Syrie, les conduiſit contre Sapor, roi de Perſe, dont il mit l'armée en déroute & s'avança avec ſes

troupes victorieuſes juſqu'à Cteſiphon, capitale de l'empire. Au retour de cette expédition, poſſeſſeur de richeſſes immenſes, adoré des Romains qui le regardoient comme leur ſauveur, il fut d'une voix unanime déclaré Auguſte & aſſocié à l'empire avec Galien.

Palmyre étoit la patrie de ce nouvel Auguſte; mais l'hiſtoire ſe tait ſur le rang & la famille d'Odenat. Il étoit courageux & actif, dur à la fatigue & ſi habile politique qu'il maintint pendant longtems la balance du pouvoir entre les empires de Perſe & de Rome. La dernière action célèbre de cet Empereur fut de chaſſer les Goths de l'Aſie mineure où ils avoient

commis les plus violens outrages. Il fut tué par trahiſon dans cette glorieuſe expédition.

La reine Zénobie ſon épouſe lui ſurvécut, & la fortune de cette princeſſe fut auſſi variée & ſurprenante que ſon caractère fut grand & extraordinaire. Elle ſe diſoit deſcendue de Ptolomée & comptoit Cléopatre au nombre de ſes ancêtres.

Après la mort d'Odenat, Zénobie prit les rênes du gouvernement, & renonçant à l'alliance des Romains, elle attaqua & défit entièrement Héraclien, général Romain, qu'on avoit envoyé contre les Perſans. Cette victoire lui aſſura la poſſeſſion tranquille de la Syrie & de

la Méſopotamie. On attribue ſa rupture avec les Romains à la haine qu'elle portoit à leur vil Empereur. En effet, ce tyran l'emportoit ſur Héliogabale pour la débauche & ſurpaſſoit Néron en cruauté.

Pendant que Claude ſucceſſeur de Galien, occupé de rétablir la paix & la tranquillité dans l'empire, donnoit toute ſon attention aux affaires publiques, Zenobie s'aſſuroit un droit héréditaire à la domination de l'Egypte, en qualité de deſcendante de Ptolomée; &, s'y étant formé un parti conſidérable, elle envoya pour le ſoutenir Zabdas officier plein de zèle & de courage, & inſtruit dans l'art

militaire par le vaillant Odenat. Ce général après avoir défait l'armée Egyptienne s'empara de la province, y laiſſa des troupes pour la maintenir dans l'obéiſſance, & revint enſuite à Palmyre.

Probus, préfet d'Egypte, de retour d'une expédition navale dont Zabdas avoit profité, chaſſa les Palmyréens de leur nouvelle conquête & défit leur général qui s'avançoit à leur ſecours. Mais, en voulant couper entièrement la retraite aux vaincus, il donna lui-même dans une embuſcade, fut défait & reſta priſonnier. Il ſe donna la mort pour ne pas ſurvivre à ſa diſgrace & laiſſa Zénobie maîtreſſe de l'Egypte. Cette princeſſe ajouta

dans la ſuite à ſes états une grande partie de l'Aſie mineure.

Les conquêtes de Zénobie, l'agrandiſſement de ſon empire, ſes talens ſupérieurs méritent ſans doute une place diſtinguée dans l'hiſtoire. Une femme ſouveraine d'un état peu important, ſitué dans un déſert, s'empare des domaines des Ptolomées & des Séleucides : au ſud, l'Egypte reconnoît ſa domination ; ſes conquêtes du côté du nord s'étendent juſqu'à la mer Noire & au Boſphore ; une ſimple ville dont l'hiſtoire eſt preſque entièrement inconnue devient la capitale d'un empire très-vaſte. A la vérité ſon règne ne fut pas long, elle vit bientôt toute ſa gloire éclip-

ſée & ſes bâtimens ſuperbes détruits & renverſés.

Aurélien ſucceſſeur de Claude, s'avança vers Palmyre & parvint à la ſerrer de fort près quoique la garniſon fît une vigoureuſe réſiſtance. L'Empereur, laſſé des opérations militaires, eut recours aux négociations & fit quelques offres à la reine Zénobie, qu'elle rejetta avec arrogance & mépris, en lui diſant de ſe reſſouvenir que Cléopatre ſon illuſtre ancêtre avoit préféré la mort au déshonneur. Cependant les aſſiégés réduits à la dernière extrêmité, n'ayant plus d'autre reſſource que de s'adreſſer aux Perſans leurs alliés, Zénobie ſe chargea elle-même d'exécuter

cette périlleuſe expédition, mais elle fut priſe en traverſant l'Euphrate par un parti de cavalerie Romaine. Cette diſgrace fut bientôt ſuivie de la reddition de Palmyre. Aurélien épargna les habitans, mais il enleva la meilleure part de leurs richeſſes & laiſſa dans la ville une garniſon de ſix cens archers. Les Palmyréens ayant quelques années après taillé en pièces cette garniſon, furent réduits de nouveau par Aurélien qui les fit tous paſſer au fil de l'épée & détruiſit leur ville.

Ainſi périt cette ville magnifique dont les ruines ſont encore un des plus beaux monumens de l'induſtrie humaine. Ce ne fut qu'avec

une ſorte de vénération que je m'approchai de ces antiques débris que le tems ſemble reſpecter.

LETTRE CCXXVIII.

D'Alep.

PALMYRE, Madame, doit avoir été très-étendue ſi l'on en juge par l'eſpace qu'occupent ſes ruines. Les habitans actuels de cette cité n'offrent à l'imagination & aux yeux qu'un ſpectacle affligeant. Compoſés de trente ou quarante familles, ils ſe ſont conſtruit de chetives cabanes dans une cour ſpacieuſe qui contenoit autrefois un des temples les plus magnifiques de l'univers.

Cette cour qui eſt à l'extrêmité méridionale de la ville, eſt terminée par une haute muraille de grandes pierres quarrées & ornée de piliers en dedans & en dehors au nombre de ſoixante-deux. Les magnifiques corniches en ont été démolies par la barbare ignorance des Turcs qui ont privé les arts d'un des plus beaux ouvrages de ce genre, ce que prouvent les fragmens qui ont échappé à leur fureur. Le côté occidental de cette cour eſt entièrement détruit. Vers le milieu je remarquai les reſtes d'un vieux château qu'un de mes compagnons de voyage m'aſſura avoir été bâti par les Mammelucs, d'une partie des ruines entaſſées dans cet en-

droit. Ce château cache les reſtes d'un ancien édifice d'une beauté admirable. J'admirai ſur-tout deux pierres de trente-cinq pieds en longueur, ſur leſquelles le ciſeau du ſculpteur a repréſenté au naturel des vignes & des grappes de raiſin. Ces deux pierres aſſiſes dans leur véritable place donnent à connoître que l'entrée étoit large de quinze pieds. On voit encore dans cette grande cour les reſtes de deux rangées de ſuperbes piliers de marbre, haut de trente-ſept pieds, ornés de chapiteaux d'une ſculpture exquiſe, & dont l'impitoyable ſuperſtition des Mahométans fait encore regretter les corniches.

Cinquante-huit de ces piliers ſont

ſont encore entiers ; ils doivent avoir été en bien plus grand nombre, car il paroît qu'ils faiſoient le tour de la cour & ſoutenoient un double portique. Les arcades qui ornoient le côté occidental de ce portique placé vis-à-vis le frontiſpice du temple, ſemblent avoir été les plus belles de toutes. Elles ſont à chaque bout deſtinées à recevoir des ſtatues dans toute leur longueur, avec leurs piédeſtaux, leurs ſupports & leurs pavillons, le tout embelli d'ornemens de ſculpture. C'eſt au milieu de cette cour que l'on voit les veſtiges d'un temple ſuperbe, ayant quatre-vingt-dix-neuf pieds de longueur ſur quarante de largeur. Ce temple avoit

une entrée magnifique à l'occident précisément au milieu du bâtiment. On y distingue des vignes & des grappes de raisin parfaitement bien faites ; au-dessus de la porte un aigle aux aîles étendues en occupe toute la largeur. Rien n'est debout dans ce temple que les murailles dont les fenêtres quoiqu'étroites le sont plus par en haut que par en bas, & sur lesquelles la sculpture est prodiguée. Ce temple sert aujourd'hui de mosquée, hormis le bout septentrional où l'on trouve de précieux restes embellis d'ouvrages merveilleux de ciselure & de sculpture, & où l'on admire aussi un dôme de six pieds de diamètre, construit d'une seule pièce.

En quittant la cour & le temple mes yeux furent frappés d'un nombre étonnant de piliers de marbre répandus çà & là dans l'eſpace de plus d'un mille, mais dans une confuſion ſi déplorable que des artiſtes mêmes ne ſauroient déterminer l'uſage auquel ils étoient deſtinés.

Vers le nord, en quittant le temple, j'apperçus un haut & magnifique obéliſque, conſiſtant en ſept grandes pierres ſans compter le chapiteau, & remarquable par une ſculpture d'une rare beauté. Cet obéliſque a plus de cinquante pieds de hauteur & douze pieds & demi de tour, immédiatement au-deſſus du piédeſtal ; on peut préſumer qu'il a ſervi autrefois de

ſoutien à une ſtatue. A l'orient & à l'occident de cet obéliſque à la diſtance d'un quart de mille, ſont deux piliers placés de manière à faire un triangle avec celui dont il s'agit. On lit ſur le pilier oriental une inſcription Grecque gravée par ordre du ſénat & du peuple à l'honneur de deux patriotes.

A cent pas de cet obéliſque on découvre une magnifique entrée très-large & très-haute, & dont l'art ne cède en rien à la beauté de tous les débris dont je vous ai parlé; mais elle n'a pas éprouvé un meilleur ſort. Cette entrée conduit dans un riche portique long de plus d'un demi mille, & large de quarante pieds, formé par deux ſuper-

bes rangées de piliers de marbre hauts de vingt-ſix pieds & de huit ou neuf pieds de tour. Cent vingt-ſix de ces piliers ſont encore debout, mais ſi l'on en juge par l'emplacement, ils devoient être au nombre d'environ cinq cens ſoixante. La plupart de ces piliers ſont chargés d'inſcriptions gravées en caractères Grecs & Palmyréens. Cet endroit doit avoir été une des parties les plus fréquentées de la ville, tant par ſa ſituation & ſa magnificence, que parce qu'elle rappeloit journellement le ſouvenir de ceux qui avoient rendu quelque ſervice conſidérable à leurs concitoyens, à leurs parens ou à leurs amis. C'étoit auſſi dans ce lieu qu'on

avoit placé les ſtatues de ceux qu'on vouloit immortaliſer. C'eſt ainſi, Madame, ou du moins je l'eſpère, que nos deſcendans admireront un jour en France, au lieu des ſtatues de ces Rois ſans gloire & de ces héros équivoques qui preſque ſeuls ont exercé juſqu'à preſent la palette, le ciſeau & le burin de nos célèbres artiſtes; c'eſt ainſi, dis-je, que nos deſcendans admireront les figures de ces généreux patriotes qui, ſans crainte pour leurs jours & mépriſant également & les cabales impies des prêtres & la rage ſanguinaire des grands, ont délivré leur pays du deſpotiſme affreux ſous lequel il gémiſſoit & rendu la liberté à leurs concitoyens.

Le bout le plus élevé de ce riche portique étoit enfermé par une rangée de piliers plus proches l'un de l'autre que les piliers latéraux; & l'on peut préſumer qu'il y avoit au-deſſus une ſalle de feſtin, quoiqu'il n'en reſte pas dans cet endroit le moindre veſtige. Mais un peu plus loin l'on découvre les ruines d'un ſuperbe bâtiment qui pourroit fort bien avoir ſervi à cet uſage. Ce bâtiment eſt conſtruit en marbre ſupérieur à celui du portique, & l'architecture en eſt auſſi plus élégante. Les piliers qui le ſoutiennent ſont tous d'une ſeule pierre; ils ont vingt-deux pieds de longueur & huit pieds neuf pouces de circonférence. On a découvert parmi

ces ruines il y a quelque tems une inſcription latine.

Au côté occidental de ce portique ſont différentes ouvertures qu'on ſuppoſe avoir été des portes qui avoient communication avec la cour du palais. Deux de ces portes atteſtent encore leur ancienne magnificence par les ſuperbes colonnes de porphyre qui leur ſervoient d'ornemens. Le tems & les barbares n'ont conſervé que deux de ces colonnes. Elles ont environ trente pieds de longueur & neuf de circonférence, & le porphyre en eſt ſi dur qu'on a bien de la peine à en ſéparer quelque partie. Le palais eſt ſi entièrement démoli que l'imagination éclairée par l'art

ne peut plus en asseoir les fondemens. Il paroît cependant qu'il n'a été détruit d'abord que par la force. Le tems a secondé les efforts des Mahométans & a entièrement détruit ce superbe édifice ; seulement quelques misérables pans de murailles disent aux voyageurs qu'il a existé.

Me promenant ainsi de ruine en ruine, j'apperçus, si je puis parler ainsi, à l'orient de ce portique, une forêt de piliers de marbre ; quelques-uns étoient encore entiers, d'autres dépouillés de leurs chapiteaux ; mais tous étoient épars d'une manière si confuse qu'il me fut impossible d'en deviner l'ordre & l'édifice auquel ils avoient été consacrés.

Non-loin de ces piliers on découvre un petit temple ruiné qui paroît avoir été un ouvrage achevé ; l'entrée de ce temple regarde le midi, & au-devant eſt un portique de ſix piliers. Les piédeſtaux de ceux qui ſont face à la porte ſont remplis d'inſcriptions Grecques & Palmyréennes, mais illiſibles.

De tous ces débris vénérables qui ſont encore cependant l'ornement de cet endroit déſolé, il n'en eſt point qui commande davantage l'admiration que les magnifiques ſépulcres qu'on y rencontre. Ces tombeaux ſont des tours quarrées, hautes de quatre ou cinq étages & placées à chaque côté d'un che-

min creux vers le bout ſeptentrional de la ville. Ils s'étendent à un mille de diſtance & reſſemblent de loin au clocher d'une égliſe qui tombe en ruine. Pluſieurs de ces tours quoique conſtruites en marbre n'ont pu ſe ſoutenir & ont été affaiſſées ſous le poids des années ou renverſées par les barbares. Elles ſont toutes de la même forme, mais d'une grandeur différente, à proportion ſans doute de l'opulence de ceux qui les firent conſtruire. Parmi les ruines d'une de ces tours on a trouvé les morceaux de deux ſtatues, l'une d'un homme & l'autre d'une femme, dans la poſture de perſonnes aſſiſes ou plutôt qui s'appuient. Après un examen attentif

on a reconnu que leurs habits avoient plus de reſſemblance avec les vêtemens Européens qu'avec les habillemens orientaux ; d'où l'on a conclu que les perſonnages repréſentés étoient Romains. Parmi cette multitude de tombeaux je n'en ai remarqué que deux qui fuſſent plus entiers que les autres. Les tours en ſont quarrées & ont cinq étages. L'intérieur eſt d'un très-beau marbre. Elles ſont embellies de ciſelures différentes, repréſentant des figures d'hommes & de femmes juſqu'à la poitrine, mais triſtement dégradées. Au-deſſous de ces figures ſont des caractères Palmyréens qui, dit-on, indiquent les noms des perſonnes dépoſées dans

dans ces tombeaux. Ces tombeaux ſont traverſés du ſeptentrion au midi, par une allée qui ſert d'entrée. La voûte en bas eſt diviſée de la même manière, & chaque côté eſt diviſé en ſix parties, plus ou moins, dont chacune eſt capable de recevoir un des plus grands corps, & aſſez profonde pour en contenir au moins ſix ou ſept mis l'un ſur l'autre. Les mêmes ſubdiviſions règnent au premier, au ſecond & au troiſième étage, mais la même méthode n'eſt pas obſervée dans les autres, parce que l'édifice, devenant plus étroit vers le ſommet, n'eſt plus alors ſuſceptible du même partage. Il n'y avoit point d'apparence qu'on mît des corps dans les appartemens

élevés, ſi l'on en excepte celui du fondateur dont la ſtatue enveloppée de ſes vêtemens funèbres étoit placée dans une niche ou plutôt dans une fenêtre; & cette fenêtre étoit ſituée dans la façade du monument, de manière qu'on pouvoit la voir en dedans & en dehors.

Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu recueillir d'intéreſſant ſur les ruines de Palmyre. Elles prouvent encore aujourd'hui que cette cité ſuperbe fut une des plus belles villes de l'univers, & que la Syrie maintenant déſerte & plongée dans l'ignorance étoit autrefois le centre des richeſſes & des beaux arts.

LETTRE CCXXIX.

D'Alep.

IL exiſte encore en Syrie, Madame, une ville remarquable par les ſuperbes veſtiges d'antiquité qu'elle renferme. Cette ville eſt Balbeck ſituée à trois journées de Damas. J'ai voulu reconnoître par moi-même ſi l'admiration qu'ont excitée ſes antiques monumens dans l'eſprit de quelques voyageurs étoit fondée, & j'ai été convaincu que les ruines de Balbeck ne le cédoient en rien aux édifices magnifiques qui ſe trouvent à Athènes, à Rome & même en Egypte. Au milieu des ruines qui couvrent cette ville jadis

ſi opulente, on eſt étonné de voir encore debout un grand temple qui a réſiſté par une eſpèce de miracle aux injures du tems & aux fureurs de la ſuperſtition. On eſt ſaiſi d'admiration en conſidérant la hardieſſe de la ſtructure, la grandeur des dimenſions & la richeſſe des matériaux. Tout le corps de ce temple, tel qu'il eſt maintenant, eſt environné d'un ſuperbe portique appuyé ſur des colonnes d'ordre corinthien. L'architrave & la corniche ſoutenues par ces colonnes ſont des morceaux achevés. En faiſant le tour de ce temple entre ſes murailles & les colonnes qui l'environnent, on apperçoit pendant tout le chemin une arcade

fermée par de groſſes pierres, au centre deſquelles eſt un dieu ou un héros repréſenté dans le dernier degré de perfection. Autour du pied de la muraille du temple même, eſt un double bord de marbre dont les parties inférieures ſont un bas-relief en miniature exprimant des myſtères & des cérémonies du paganiſme. Ces bas-reliefs exécutés avec la plus grande netteté offrent auſſi un mélange merveilleux d'hommes & d'animaux.

L'intérieur du temple répond à ſon extérieur. On ne peut rien concevoir de plus auguſte que ſon entrée. On y monte par trente degrés bornés de chaque côté par une muraille qui ſe termine à un piédeſ-

tal ſur lequel il faut croire qu'une ſtatue étoit autrefois placée. Le frontiſpice conſiſte en huit colonnes corinthiennes & dans un fronton triangulaire très-bien proportionné. Entre ces colonnes on découvre la porte du temple ſous la voûte du portique qui a vingt-quatre pieds de profondeur & plus de ſoixante pieds de largeur. La proportion obſervée entre ces colonnes, leur diſtance reſpective, l'éloignement de la porte, tous ces acceſſoires rendent également cette entrée majeſtueuſe. Le portail eſt quarré, conſtruit en marbre & orné d'une riche ſculpture. Sa hauteur eſt de quarante pieds, & ſa largeur de vingt-huit. On eſt à peine ſous

ce portail, qu'en élevant les yeux, on apperçoit le deſſous du linteau enrichi d'un chef-d'œuvre de ſculpture. C'eſt un grand aigle en bas-relief, ayant les aîles étendues & tenant un caducée dans ſes ſerres. De chaque côté eſt une renommée qui ſoutient le bout d'un feſton par un ruban, tandis que l'aigle ſoutient l'autre bout avec ſon bec.

Le temple eſt diviſé en trois compartimens formés par des rangées de colonnes corinthiennes. Les murailles ſont également ornées de deux rangées de colonnes vis-à-vis l'une de l'autre, parmi leſquelles il ſe trouve quelques niches d'environ quinze pieds de hauteur. Le fond des niches eſt de niveau

avec les baſes des colonnes ; la muraille juſqu'à cette hauteur eſt travaillée ſuivant la proportion d'un piédeſtal corinthien, & les niches mêmes qui ſont faites avec toute la délicateſſe poſſible, ſont du même ordre dans toutes leurs parties. Le chœur eſt ſéparé du reſte du temple par deux belles & grandes colonnes quarrées, ce qui forme une magnifique entrée, & correſpond exactement avec l'entrée du temple. C'eſt ici que ſont prodiguées les merveilles de la ſculpture. Au fond du chœur eſt une prodigieuſe niche de marbre, qui ſans doute étoit l'aſile de la principale divinité qu'on adoroit en ce lieu. La voûte de ce ſanc-

tuaire eſt un ouvrage hardi, diviſé en compartimens, où le ciſeau du ſculpteur ſe fait par-tout admirer. Je ne finirois point ſi je prétendois détailler les beautés de tout genre que l'on remarque dans cet antique monument. L'architecture & la ſculpture ſe ſont réunies pour en faire un temple magnifique. Quoiqu'il ſoit préſentement iſolé, les ruines que l'on admire dans ſes environs font préſumer qu'il étoit autrefois environné d'autres édifices non moins ſuperbes, mais qui ſont entièrement démolis. On diſtingue cependant encore dans ces débris quatre eſcaliers de marbre, dirigés vers le temple & dont les degrés ſont ſi larges que huit perſonnes

peuvent les monter de front.

Il s'en faut bien que les villes modernes de Syrie préſentent le même ſpectacle de grandeur & de magnificence. La capitale actuelle de cette contrée eſt Alep, ville grande, aſſez bien bâtie & très-peuplée. On y compte ſoixante-quatorze quartiers, quatorze mille maiſons, & beaucoup de moſquées & de bains publics.

Les gens du pays montrent avec complaiſance deux endroits qu'ils prétendent avoir été habités par Abraham; ces lieux ſont viſités avec une grande dévotion. Trois autres objets d'une vénération auſſi profonde ſont une grotte dans laquelle ils croient que le même

patriarche retiroit ſes troupeaux ; & deux endroits où l'on dit qu'a demeuré le prophète Elie.

Une partie de cette ville eſt entourée de bonnes murailles conſtruites de pierre de taille, mais elles n'entourent pas les fauxbourgs qui ſont conſidérables. Les maiſons y ſont auſſi de la même pierre. On y remarque quelques moſquées & quelques caravanſerais ſuperbement bâtis, mais l'architecture en eſt irrégulière, biſarre & mal proportionnée.

Les Juifs & les Chrétiens nationaux logent dans un des fauxbourgs ; les François ont un quartier dans la ville. Comme toutes les maiſons ont des terraſſes, on

peut aiſément communiquer de l'une à l'autre, excepté dans quelques endroits où il y a des murs de ſéparation. L'air d'Alep eſt ſalutaire & pur; auſſi les habitans couchent-ils en été ſur les toits de leurs maiſons, ſans redouter aucun danger.

La rivière de Caié qui coule au nord de la ville roule une eau bourbeuſe, mais qui contribue beaucoup à la beauté des jardins. Ils ſont plantés d'arbres fruitiers & accompagnés chacun d'une petite maiſon où l'on va ordinairement paſſer quelques jours de la ſemaine en été. Comme on ne peut tirer de l'eau de la rivière, on uſe de celle d'une ſource qui eſt à quatre

milles de la ville & qui s'y rend par un aqueduc. On attribue à la qualité de ces eaux les dartres dont les étrangers ſont ordinairement incommodés après quelque ſéjour dans Alep. J'ai eu le bonheur juſqu'à préſent d'échaper à cette maladie.

Le Pacha de la partie ſeptentrionale de la Syrie fait ſa réſidence à Alep, ſous le nom de Pácha ou Bacha d'Alep.

Cette ville eſt l'entrepôt des marchandiſes de Perſe & principalement des ſoies crues. Il s'y rend tous les ans de Baſſora ou Baſra une caravanne qui eſt un mois en route. Les Européens en tirent ce beau poil de chèvre d'Angora »

dont on fait des camelots ſi fins. On y fabrique des étoffes qui ſe vendent dans toute la Turquie & même dans le reſte de l'Europe. Il ſe fait auſſi à Alep un grand commerce de piſtaches : on les cultive dans les vergers.

Le château d'Alep eſt au nord ſur une éminence qui paroît avoir été élevée de main d'homme. Son foſſé a près d'un mille de circuit.

On voit à un demi-mille d'Alep une autre éminence ſur laquelle eſt un couvent de Derviches avec une très-belle moſquée couverte d'un dôme ; là ſont auſſi de très-beaux cyprès. L'effet en eſt d'autant plus agréable que tous les environs ſont dénués de verdure.

Les tombeaux des Mammelucs ſont au ſud-eſt de la ville. Ces tombeaux ſont proprement des moſquées qu'ils firent bâtir de leur vivant pour y dépoſer les corps de leur famille. Chacune de ces moſquées eſt accompagnée d'une cour, dont trois côtés ſont ornés d'un portique ſoutenu par des colonnes & couvert d'un dôme. Le dernier prince de la race des Mammelucs tué devant Alep repoſe dans un de ces tombeaux.

Alep eſt auſſi la réſidence d'un conſul général de France, qui a ſous lui l'agent d'Alexandrette, ville qui eſt l'échelle d'Alep. Pluſieurs conſuls de différentes nations ſéjournent également dans cette ca-

pitale. On rencontre dans cette ville des habitans de toute religion & de toute ſecte. On y voit des chrétiens Grecs, Arméniens, Syriens & Maronites. Chaque ſecte a une égliſe dans le fauxbourg appelé Judida ; car elles réſident toutes dans ce quartier ou dans les environs. Le langage le plus uſité parmi elles eſt l'Arabe. Les Turcs diſtingués ne parlent que la langue Turque. La plupart des Arméniens ſavent l'Arménien ; quelques Syriens entendent un peu le Syriaque & beaucoup de Juifs l'Hébreu ; mais il n'y a preſque pas un ſeul chrétien Grec qui entende le Grec ancien ou moderne.

On compte encore parmi les

villes remarquables de la Syrie, Antakié, appelée autrefois Antioche, ville ſituée ſur l'Oronte, aſſez près de la Méditerranée. Elle eſt grande & environnée de ſources & de jardins. Ses murs, qui ſont fort hauts, renferment cinq monticules & un fort. Antakié eſt arroſée par deux fleuves, l'Aſi & l'Eſued, qui ne forment qu'une ſeule rivière dans ſon enceinte. Les habitans diſent qu'après Damas le plus beau pays de la Syrie eſt Antioche. Cette ville eſt renfermée par un mur de pierre de douze milles de circonférence & dominée par une montagne. Toutes les maiſons y ont de l'eau & les côtes de la montagne offrent preſque par-tout des

terres labourables, des paturages & des jardins; enfin Antioche eſt environnée de métairies & de villages dont les terres ſont très-fertiles. Quelques ſavans prétendent que les murailles de cette ville ſont celles que fit bâtir Séleucus; mais d'autres plus ſenſés conjecturent avec plus de fondement qu'Antioche étoit plus voiſine d'Alep qu'elle ne l'eſt actuellement, & qu'elle étoit jadis ſituée dans un lieu où l'on voit beaucoup de ruines.

Tripoli eſt auſſi une des villes conſidérables de la Syrie. Cette ville tire ſon nom du mot Grec *Tripolis* qui ſignifie trois villes. Et en effet il y avoit ſur le promontoire où elle eſt placée trois

colonies, ſituées originairement à un ſtade l'une de l'autre, & qui ſe réunirent dans la ſuite pour ne former qu'une ſeule ville. Elle étoit gouvernée par un Roi qu'y avoient établi les Sarraſins, lorſque Baudoin, Roi de Jéruſalem, la prit ſur eux après ſept ans de ſiège. Cette première ville fut détruite par un tremblement de terre en 1170 : on l'avoit un peu rétablie, lorſque les mêmes Sarraſins la détruiſirent de fond en comble ; mais ils la rebâtirent quelque tems après.

La ville actuelle de Tripoli a environ deux milles de circuit. Elle eſt bâtie dans un fond & traverſée par une rivière qui ſe déborde après les grandes pluies & cauſe beaucoup

de dommage aux habitans. On prétend que le château de Tripoli a été bâti du tems des croiſades. La moſquée que l'on y voit étoit autrefois une égliſe dédiée à ſaint Jean. La ville eſt habitée par un grand nombre de familles Grecques ; elles y poſſèdent une belle égliſe. Les Maronites y jouiſſent du même privilège. La plupart des baſars de Tripoli, ainſi que preſque toutes les places occupées par les boutiques des marchands, paroiſſent avoir été pratiquées dans l'emplacement des anciens couvens. Les religieux du ſaint ſépulcre & les carmes du mont Liban ont des couvens dans cette ville. Ces derniers s'y retirent en hiver lorſ-

que le mont Liban eſt couvert de neige.

Les marchandiſes que l'on tire de Tripoli, ſont les ſoies crues, les étoffes de coton & de ſoie de Damas. Sa fabrique de ſavon, autrefois ſi renommée, eſt actuellement tombée. Les Anglois n'ont qu'une ſeule maiſon dans cette ville ; mais les François en ont pluſieurs.

Tripoli eſt auſſi la réſidence d'un Pacha. Cet officier eſt obligé de fournir des proviſions à la caravane de la Mecque, lorſqu'elle revient de ſon dévot & long pélérinage. Il va l'attendre à moitié chemin & part de Tripoli, le jour même qu'elle ſort de la Mecque.

La rivière qui baigne cette ville prend ſa ſource à l'eſt & dirige ſon cours le long d'une vallée étroite, la plus agréable que l'on puiſſe voir. On admire de l'autre côté de la rivière ſur la croupe de la montagne un couvent de Derviches bâti dans une ſituation enchantereſſe. Les jardins que l'on apperçoit dans cet endroit de tous les côtés ſont ornés de quantité de fontaines & traverſés par un aqueduc qui commence au pied du mont Libani. L'eau ſe rend par cet aqueduc compoſé de quatre arches dont la longueur eſt de cent trente pas. L'aqueduc a ſept pieds huit pouces de large & ſert de pont. Les deux arches du milieu, qui

ſont gothiques, ont été vraiſemblablement rebâties; mais les autres ſont fort belles & paroiſſent être beaucoup plus anciennes. On prétend que ce pont a été bâti ou plutôt réparé par Godefroi de Bouillon; mais on penſe avec plus de probabilité que c'eſt l'ouvrage de Baudoin, Roi de Jéruſalem.

Damas, ville ancienne, tient encore un rang diſtingué parmi les cités conſidérables de cette contrée. Elle fut pendant long-tems la capitale d'une partie de la Syrie, que l'on appeloit Damaſcène. Elle paſſa des Rois de Syrie aux Romains, de ceux-ci aux Empereurs Grecs, puis aux Arabes, & en dernier lieu aux Turcs.

Cette ville eſt entourée de murailles & ſes fauxbourgs ſont plus grands que la ville. Mais l'intérieur ne répond pas à la beauté de ſes dehors. Les rues en ſont étroites. La plupart des maiſons y ſont bâties en pierres de taille juſqu'à une certaine hauteur au-deſſus des fondations ; le reſte eſt en brique. Elles ont fort peu d'apparence au-dehors ; mais celles des perſonnes riches ſont fort ornées en dedans. En général elles ſont ſans fenêtres ſur la rue. Les bazars de Damas ſont fort beaux ; les rues en ſont fort larges & quelques-unes d'entr'elles, deſtinées uniquement pour les gens de pied, ſont voûtées ; ornement très-utile dans un pays

expoſé

exposé à une chaleur excessive. D'ailleurs l'eau est si abondante à Damas qu'il n'y a pas une maison qui n'ait une fontaine.

On voit à Damas un grand nombre de mosquées dont quelques-unes, sur-tout la principale, servoient d'église. Cet édifice, y compris les avenues & les logemens qui en dépendent, est une des belles choses que le zèle des premiers chrétiens ait jamais produites. Elle est d'architecture corinthienne d'un très-bon goût & d'une forme régulière.

J'ai remarqué plusieurs hôpitaux à Damas, mais je n'ai pas été peu surpris de voir que ces fondations pieuses servoient moins d'asiles aux

pauvres & aux malades qu'aux fous. Les Turcs ont une vénération particulière pour cette classe d'infortunés. Ils leur prodiguent les secours, tandis que leur charité se réduit à distribuer aux indigens des vivres une fois la semaine, & des médicamens aux malades à certains jours marqués. Les lépreux ont aussi un hôpital & une mosquée à Damas, & comme cette sorte de maladie est très-commune aux environs de Damas, les chrétiens y ont aussi fondé un établissement en faveur de ces pestiférés.

Les cafés de Damas sont très-beaux. La plupart consistent en de grandes chambres, dont le lambris est soutenu par plusieurs colonnes,

entre leſquels on a pratiqué des ſophas. Il y a dans preſque tous une cour ſur le derrière : au milieu ſont un baſſin & une fontaine avec des ſiéges autour. Pluſieurs de ces cafés ont un conteur payé pour débiter des hiſtoires, ce qu'il fait avec beaucoup de facilité. On y exécute auſſi de la muſique. Ces cafés ſont le rendez-vous de tous ceux qui ne boivent que de l'eau, du café & du ſorbet. Mais la compagnie n'en eſt pas mieux choiſie que dans les cafés Européens : on y rencontre un grand nombre d'intrigans & de gens oiſifs.

Les fontaines publiques ſont un des plus beaux ornemens de cette ville qui n'eſt pas moins embellie

par ſes jardins. Ils forment dans l'éloignement la plus agréable perſpective. La plupart ſont de grands vergers plantés d'arbres fruitiers, & arroſés par pluſieurs petits ruiſſeaux. Pluſieurs ont des baſſins & des fontaines ornés de berceaux.

Damas eſt la réſidence du patriarche d'Antioche qui a ſous ſon obéiſſance quarante-deux archevêchés & évêchés. On compte dans cette ville vingt mille chrétiens tant Maronites que Syriens ou Jacobites. Mais ces chrétiens ne ſont pas en général très-eſtimés. Ils ont tous les vices des Turcs avec cette différence qu'ils n'en rougiſſent pas comme eux.

Telles ſont, Madame, les prin-

cipales villes de Syrie. Je ne compte ſéjourner dans cette contrée qu'en attendant une occaſion favorable pour viſiter la Paleſtine. Ainſi mes obſervations ſur les Syriens modernes ſeront très-peu étendues, & peut-être ne ſera-ce pas leur principal défaut.

Fin du quinzième Volume des Voyages.

599635
SBN